Tout par grâce

Charles H. Spurgeon

1834-1892

biblelibre.org

À propos de cette édition

Traduction : Traduction française de biblelibre.org (2026).
Édition : D'après All of Grace : an earnest word with those who are seeking salvation by the Lord Jesus Christ, New York, Robert Carter, 1886.

Spurgeon a écrit ce livre « dans la langue la plus simple », pour ceux qui cherchent le salut ; la traduction garde ce ton familier et pressant. Les citations bibliques sont données dans la Segond 1910 et leurs références mènent au texte ; les vers de cantiques sont traduits en prose.

Source : All of Grace, Robert Carter & Brothers, 1886 (archive.org, exemplaire du Princeton Theological Seminary) (https://archive.org/details/allofgraceearnes00spur). Texte anglais du domaine public ; traduction française de biblelibre.org sous licence CC BY-SA 4.0 : libre de copie et de partage, dans les mêmes conditions, en citant la source.

Fichier préparé par biblelibre.org (https://biblelibre.org/bibliotheque/tout-par-grace), où ce livre se lit aussi en ligne.

Sommaire

Chapitre 1 : À vous !

Chapitre 2 : Où voulons-nous en venir ?

Chapitre 3 : Dieu justifie l'impie

Chapitre 4 : C'est Dieu qui justifie

Chapitre 5 : Juste, et justifiant le pécheur

Chapitre 6 : La délivrance du péché

Chapitre 7 : Par la grâce, par le moyen de la foi

Chapitre 8 : Qu'est-ce que la foi ?

Chapitre 9 : Quelques images de la foi

Chapitre 10 : Pourquoi sommes-nous sauvés par la foi ?

Chapitre 11 : « Hélas ! je ne peux rien faire ! »

Chapitre 12 : La foi qui grandit

Chapitre 13 : La régénération et le Saint-Esprit

Chapitre 14 : « Mon rédempteur est vivant »

Chapitre 15 : La repentance va avec le pardon

Chapitre 16 : Comment la repentance est donnée

Chapitre 17 : La crainte de tomber à la fin

Chapitre 18 : L'affermissement

Chapitre 19 : Pourquoi les saints persévèrent

Chapitre 20 : Pour finir

Chapitre 1

À vous !

Ce livre n'a qu'un but : le salut de celui qui le lit. Celui qui l'a prononcé et écrit sera profondément déçu s'il ne conduit pas beaucoup de gens au Seigneur Jésus. Il est envoyé dans une dépendance d'enfant à l'égard de la puissance de Dieu le Saint-Esprit, pour qu'il s'en serve, si tel est son bon plaisir, à la conversion de millions de personnes. Sans doute beaucoup d'hommes et de femmes pauvres prendront en main ce petit volume, et le Seigneur viendra les visiter dans sa grâce. C'est dans ce but que j'ai choisi la langue la plus simple et que j'ai employé bien des expressions de tous les jours. Mais si des gens riches ou haut placés jettent un coup d'œil sur ce livre, le Saint-Esprit peut les toucher, eux aussi ; car ce que les gens sans instruction peuvent comprendre n'en est pas moins attirant pour les gens instruits. Oh ! si seulement quelques-uns de ceux qui le liront pouvaient devenir de grands gagneurs d'âmes !

Qui sait combien de personnes trouveront le chemin de la paix grâce à ce qu'elles liront ici ? Mais pour vous, cher lecteur, la question la plus importante est celle-ci : serez-vous l'une d'elles ?

Un homme avait installé une fontaine au bord du chemin, et il avait suspendu tout près une tasse, attachée par une petite chaîne. Quelque temps après, on lui rapporta qu'un grand critique d'art avait trouvé beaucoup à redire à son dessin. « Mais, dit-il, est-ce que beaucoup de gens qui ont soif viennent y boire ? » On lui répondit alors que des milliers de pauvres gens, hommes, femmes et enfants, venaient étancher leur soif à cette fontaine. Il sourit et dit que la remarque du critique ne le troublait guère ; il espérait seulement qu'un jour d'été étouffant, le critique lui-même remplirait la tasse, serait rafraîchi, et louerait le nom du Seigneur.

Voici ma fontaine, et voici ma tasse : critiquez si vous voulez, mais buvez de l'eau de la vie. C'est la seule chose qui m'importe. J'aimerais mieux faire du bien à l'âme du plus pauvre balayeur de rue ou du plus pauvre chiffonnier que de plaire à un prince du sang sans réussir à le convertir à Dieu.

Lecteur, est-ce pour de bon que vous lisez ces pages ? Si oui, nous voilà d'accord dès le départ ; mais sachez que ce que l'on cherche ici n'est rien de moins que ceci : que vous trouviez Christ et le ciel. Oh ! si nous pouvions le chercher ensemble ! Moi, je le fais en consacrant ce petit livre par la prière. Ne voulez-vous pas vous joindre à moi en levant les yeux vers Dieu et en lui demandant de vous bénir pendant votre lecture ? La Providence a mis ces pages sur votre chemin, vous avez un peu de temps libre pour les lire, et vous êtes disposé à y prêter attention. Ce sont de bons signes. Qui sait si le moment fixé pour votre bénédiction n'est pas venu ? En tout cas, comme le dit le Saint-Esprit : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs » (Hébreux 3,7-8).

Chapitre 2

Où voulons-nous en venir ?

J'ai entendu une histoire ; je crois qu'elle venait du nord de l'Angleterre. Un pasteur alla voir une pauvre femme dans l'intention de lui venir en aide, car il savait qu'elle était très pauvre. Sa pièce d'argent à la main, il frappa à la porte ; mais elle ne répondit pas. Il en conclut qu'elle n'était pas chez elle et s'en alla. Peu après, il la rencontra à l'église et lui dit qu'il avait pensé à ses besoins : « Je suis passé chez vous, j'ai frappé plusieurs fois, et je suppose que vous n'étiez pas là, car personne n'a répondu. » « À quelle heure êtes-vous passé, monsieur ? » « Vers midi. » « Oh ! là là, dit-elle, je vous ai bien entendu, monsieur, et je suis vraiment désolée de ne pas avoir répondu ; mais j'ai cru que c'était l'homme qui venait réclamer le loyer. » Bien des femmes pauvres savent ce que cela veut dire. Eh bien, moi, je désire être entendu, et c'est pourquoi je tiens à vous dire que je ne viens pas réclamer le loyer ; à vrai dire, ce livre n'a pas pour but de vous demander quoi que ce soit, mais de vous annoncer que le salut est *tout par grâce*, c'est-à-dire gratuit, donné, pour rien.

Bien souvent, quand nous cherchons à nous faire écouter, notre auditeur pense : « Ah ! voilà qu'on va me parler de mon devoir. C'est l'homme qui vient réclamer ce qui est dû à Dieu, et je suis sûr de n'avoir rien pour payer. Je ne serai pas chez moi. » Non, ce livre ne vient pas vous réclamer quelque chose, mais vous apporter quelque chose. Nous n'allons pas parler de loi, de devoir et de châtiment, mais d'amour, de bonté, de pardon, de miséricorde et de vie éternelle. N'agissez donc pas comme si vous n'étiez pas chez vous : ne faites pas la sourde oreille, ne gardez pas un cœur indifférent. Je ne vous demande rien, ni au nom de Dieu ni au nom des hommes. Je n'ai pas l'intention d'exiger quoi que ce soit de vous ; mais je viens au nom de Dieu vous apporter un don gratuit, et le recevoir fera votre joie, maintenant et pour l'éternité. Ouvrez la porte, et

laissez entrer mes supplications. « Venez et plaidons ! » (Ésaïe 1,18). Le Seigneur lui-même vous invite à vous entretenir avec lui de votre bonheur, immédiat et sans fin, et il ne l'aurait pas fait s'il ne vous voulait pas du bien. Ne repoussez pas le Seigneur Jésus qui frappe à votre porte ; car il frappe d'une main qui a été clouée au bois pour des gens tels que vous. Puisque son seul et unique but est votre bien, prêtez l'oreille et venez à lui. Écoutez attentivement, et laissez la bonne parole pénétrer dans votre âme. Il se peut que l'heure soit venue où vous allez entrer dans cette vie nouvelle qui est le commencement du ciel. « La foi vient de ce qu'on entend » (Romains 10,17), et lire, c'est une manière d'entendre : la foi peut vous venir pendant que vous lisez ce livre. Pourquoi pas ? Ô bienheureux Esprit de toute grâce, fais qu'il en soit ainsi !

Chapitre 3

Dieu justifie l'impie

Écoutez une petite prédication. Vous trouverez le texte dans l'épître aux Romains, au quatrième chapitre, verset cinq :

« À celui qui ne fait point d'œuvre, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est imputée à justice » (Romains 4,5).

J'attire votre attention sur ces mots : « celui qui justifie l'impie ». Ils me paraissent tout à fait merveilleux.

N'êtes-vous pas surpris qu'il y ait dans la Bible une expression comme celle-là : « qui justifie l'impie » ? J'ai entendu dire que les hommes qui détestent les doctrines de la croix en font un reproche à Dieu : il sauve les méchants et il accueille auprès de lui les plus vils d'entre les vils. Voyez comme cette Écriture accepte le reproche et le dit tout net ! Par la bouche de son serviteur Paul, sous l'inspiration du Saint-Esprit, Dieu se donne à lui-même ce titre : « celui qui justifie l'impie ». Il rend justes ceux qui sont injustes, il pardonne à ceux qui méritent d'être punis, et il accorde sa faveur à ceux qui ne méritent aucune faveur. Vous pensiez, n'est-ce pas, que le salut était pour les bons ? que la grâce de Dieu était pour les purs et les saints, ceux qui sont sans péché ? Il vous est venu à l'esprit que, si vous étiez excellent, alors Dieu vous récompenserait ; et vous avez pensé que, puisque vous n'en êtes pas digne, il ne pouvait y avoir aucun moyen pour vous de goûter sa faveur. Vous devez être un peu surpris de lire un texte comme celui-ci : « celui qui justifie l'impie ». Cela ne m'étonne pas que vous soyez surpris ; car moi-même, si familier que je sois avec la grande grâce de Dieu, je ne cesse jamais de m'en émerveiller. Cela paraît surprenant, n'est-ce pas, qu'un Dieu saint puisse justifier un homme qui n'est pas saint ? Nous, avec ce goût naturel de notre cœur pour la loi, nous parlons toujours de notre propre bonté et de nos propres mérites, et

nous nous obstinons à soutenir qu'il doit y avoir quelque chose en nous pour attirer le regard de Dieu. Or Dieu, qui voit à travers toutes les tromperies, sait qu'il n'y a absolument aucune bonté en nous. Il dit : « Il n'y a point de juste, pas même un seul » (Romains 3,10). Il sait que « toute notre justice est comme un vêtement souillé » (Ésaïe 64,5) ; et c'est pourquoi le Seigneur Jésus n'est pas venu dans le monde chercher de la bonté et de la justice parmi les hommes, mais apporter avec lui la bonté et la justice, et les donner à des gens qui n'en ont pas du tout. Il vient, non parce que nous sommes justes, mais pour nous rendre justes : il justifie l'impie.

Quand un avocat se présente au tribunal, s'il est honnête homme, il souhaite plaider la cause d'un innocent et le justifier devant la cour des choses dont on l'accuse faussement. Le but de l'avocat doit être de justifier l'innocent, et il ne doit pas essayer de couvrir le coupable. Ce n'est ni dans le droit ni dans le pouvoir de l'homme de vraiment justifier le coupable. C'est un miracle réservé au Seigneur seul. Dieu, le Souverain infiniment juste, sait qu'« il n'y a sur la terre point d'homme juste qui fasse le bien et qui ne pèche jamais » (Ecclésiaste 7,20) ; c'est pourquoi, dans la souveraineté infinie de sa nature divine et dans la splendeur de son amour indicible, il entreprend la tâche, non pas tant de justifier le juste que de justifier l'impie. Dieu a imaginé des voies et des moyens pour que l'homme impie se tienne devant lui, accepté en toute justice : il a établi un plan par lequel, avec une parfaite justice, il peut traiter le coupable comme s'il avait été toute sa vie sans faute, et même le traiter comme s'il était entièrement sans péché. Il justifie l'impie.

Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs (1 Timothée 1,15). C'est une chose tout à fait surprenante, une chose qui émerveille plus que tous les autres ceux qui en jouissent. Je sais que, pour moi, encore aujourd'hui, c'est la plus grande merveille dont j'aie jamais entendu parler : que Dieu ait jamais pu me justifier. Je me sens comme un bloc d'indignité, une masse de corruption et un tas de péché, en dehors de son amour tout-puissant. Je sais avec une pleine assurance

que je suis justifié par la foi qui est en Jésus-Christ, traité comme si j'avais été parfaitement juste, et fait héritier de Dieu et cohéritier de Christ (Romains 8,17) ; et pourtant, par nature, je dois prendre place parmi les plus pécheurs. Moi qui ne mérite absolument rien, je suis traité comme si je l'avais mérité. Je suis aimé d'un aussi grand amour que si j'avais toujours été pieux, alors qu'autrefois j'étais impie. Qui pourrait ne pas en être stupéfait ? La reconnaissance pour une telle faveur se tient là, revêtue de la robe de l'émerveillement.

Or, si surprenant que ce soit, je veux que vous remarquiez combien cela met l'Évangile à votre portée et à la mienne. Si Dieu justifie l'impie, alors, cher ami, il peut vous justifier. N'est-ce pas justement le genre de personne que vous êtes ? Si vous n'êtes pas converti à cette heure, c'est une description tout à fait juste de vous : vous avez vécu sans Dieu, vous avez été le contraire d'un homme pieux ; en un mot, vous avez été et vous êtes impie. Peut-être n'êtes-vous même pas allé dans un lieu de culte le jour du Seigneur, mais avez-vous vécu sans tenir compte du jour de Dieu, de sa maison et de sa Parole : cela prouve que vous avez été impie. Plus triste encore, il se peut que vous ayez même essayé de douter de l'existence de Dieu, et que vous soyez allé jusqu'à dire que vous en doutiez. Vous avez vécu sur cette belle terre, qui est pleine des signes de la présence de Dieu, et pendant tout ce temps vous avez fermé les yeux sur les preuves évidentes de sa puissance et de sa divinité. Vous avez vécu comme s'il n'y avait pas de Dieu. En fait, vous auriez été bien content si vous aviez pu vous démontrer avec certitude qu'il n'y avait aucun Dieu. Peut-être avez-vous vécu ainsi bien des années, si bien que vous voilà maintenant assez installé dans vos habitudes, et pourtant Dieu n'est dans aucune d'elles. Si l'on vous collait l'étiquette *impie*, elle vous décrirait aussi bien que l'étiquette « eau salée » décrirait la mer. N'est-ce pas ?

Peut-être êtes-vous une personne d'une autre sorte : vous avez régulièrement pratiqué toutes les formes extérieures de la religion, et pourtant vous n'y avez jamais mis votre cœur, mais vous avez été réellement impie. Vous vous êtes bien trouvé avec le peuple de Dieu, mais

vous n'avez jamais rencontré Dieu pour vous-même ; vous avez chanté dans la chorale, et pourtant vous n'avez pas loué le Seigneur de tout votre cœur. Vous avez vécu sans aucun amour pour Dieu dans votre cœur, et sans aucun égard pour ses commandements dans votre vie. Eh bien, vous êtes justement le genre d'homme à qui cet Évangile est envoyé, cet Évangile qui dit que Dieu justifie l'impie. C'est tout à fait merveilleux, mais heureusement cela est à votre portée. Cela vous va parfaitement. N'est-ce pas ? Comme je voudrais que vous l'acceptiez ! Si vous êtes un homme sensé, vous verrez la grâce remarquable de Dieu, qui a pourvu à ceux qui sont comme vous, et vous vous direz : « Justifier l'impie ! Mais alors, pourquoi ne serais-je pas justifié, et justifié tout de suite ? »

Remarquez encore ceci : *il faut* qu'il en soit ainsi, il faut que le salut de Dieu soit pour ceux qui ne le méritent pas et qui n'y sont pas préparés. Il est logique que cette déclaration se trouve dans la Bible ; car, cher ami, personne n'a besoin d'être justifié, sinon ceux qui n'ont aucune justification à eux. Si quelques-uns de mes lecteurs sont parfaitement justes, ils n'ont aucun besoin d'être justifiés. Vous sentez que vous faites bien votre devoir, et que le ciel vous est presque redevable. Qu'avez-vous à faire d'un Sauveur, ou de la miséricorde ? Qu'avez-vous à faire de la justification ? Vous serez déjà fatigué de mon livre à l'heure qu'il est, car il n'aura pour vous aucun intérêt.

Si quelques-uns d'entre vous prennent de si grands airs, écoutez-moi un petit moment. Vous serez perdus, aussi sûr que vous êtes vivants. Vous, les justes, dont la justice est tout entière votre propre ouvrage, vous êtes ou bien des trompeurs, ou bien des trompés ; car l'Écriture ne peut mentir, et elle dit clairement : « Il n'y a point de juste, pas même un seul » (Romains 3,10). En tout cas, je n'ai pas d'Évangile à prêcher à ceux qui se croient justes par eux-mêmes, non, pas un mot. Jésus-Christ lui-même n'est pas venu appeler des justes (Matthieu 9,13), et je ne vais pas faire ce qu'il n'a pas fait. Si je vous appelais, vous ne viendriez pas ; c'est pourquoi je ne vous appellerai pas sous ce titre. Non, je vous invite plutôt à regarder cette justice qui est la vôtre jusqu'à ce que vous voyiez quelle

illusion c'est. Elle n'a pas la moitié de la consistance d'une toile d'araignée. Finissez-en avec elle ! Fuyez-la ! Oh, mes amis, les seules personnes qui puissent avoir besoin d'être justifiées sont celles qui ne sont pas justes en elles-mêmes. Elles ont besoin que quelque chose soit fait pour elles, afin de les rendre justes devant le tribunal de Dieu. Soyez-en sûr, le Seigneur ne fait que ce qui est nécessaire. La sagesse infinie n'entreprend jamais rien d'inutile. Jésus n'entreprend jamais rien de superflu. Rendre juste celui qui *est* juste, ce n'est pas un ouvrage pour Dieu : ce serait une besogne de fou ; mais rendre juste celui qui est injuste, voilà un ouvrage pour l'amour et la miséricorde infinis. Justifier l'impie : voilà un miracle digne d'un Dieu. Et il en est certainement ainsi.

Maintenant, regardez. S'il y a quelque part au monde un médecin qui a découvert des remèdes sûrs et précieux, vers qui ce médecin est-il envoyé ? Vers ceux qui sont en parfaite santé ? Je ne le pense pas. Installez-le dans un endroit où il n'y a pas de malades, et il sent qu'il n'est pas à sa place. Il n'a rien à y faire. « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades » (Matthieu 9,12). N'est-il pas tout aussi clair que les grands remèdes de la grâce et de la rédemption sont pour ceux dont l'âme est malade ? Ils ne peuvent pas être pour les bien-portants, car ils ne leur serviraient à rien. Si vous, cher ami, vous sentez que vous êtes malade spirituellement, le Médecin est venu dans le monde pour vous. Si vous êtes entièrement perdu à cause de votre péché, c'est vous précisément que vise le plan du salut. Je dis que le Seigneur d'amour avait en vue des gens exactement comme vous quand il a établi le plan de la grâce. Supposez qu'un homme au cœur généreux décide de remettre leur dette à tous ceux qui lui doivent quelque chose ; il est clair que cela ne peut s'appliquer qu'à ceux qui sont réellement ses débiteurs. L'un lui doit mille livres ; un autre lui doit cinquante livres ; chacun n'a qu'à faire acquitter sa note, et la dette est effacée. Mais l'homme le plus généreux ne peut pas remettre les dettes de ceux qui ne lui doivent rien. Il n'est pas au pouvoir de la toute-puissance de pardonner là où il n'y a pas de péché. Le pardon ne peut donc pas être pour vous qui n'avez pas

de péché. Le pardon doit être pour les coupables. La rémission doit être pour les pécheurs. Il serait absurde de parler de pardonner à ceux qui n'ont pas besoin de pardon, de faire grâce à ceux qui n'ont jamais offensé.

Pensez-vous que vous serez forcément perdu parce que vous êtes pécheur ? C'est justement la raison pour laquelle vous pouvez être sauvé. Parce que vous reconnaissez être pécheur, je voudrais vous encourager à croire que la grâce est destinée à ceux qui sont comme vous. Un de nos auteurs de cantiques a même osé dire :

« Un pécheur est une chose sacrée ; le Saint-Esprit l'a fait tel. »

C'est bien vrai : Jésus cherche et sauve ce qui était perdu (Luc 19,10). Il est mort et il a fait une véritable expiation pour de véritables pécheurs. Quand des hommes ne jouent pas avec les mots, et ne se disent pas « misérables pécheurs » par pure politesse, je suis rempli de joie de les rencontrer. J'aimerais parler toute la nuit avec des pécheurs pour de bon. L'auberge de la miséricorde ne ferme jamais ses portes à ceux-là, ni en semaine ni le dimanche. Notre Seigneur Jésus n'est pas mort pour des péchés imaginaires ; non, le sang de son cœur a été répandu pour laver des taches profondes, d'un rouge cramoisi, que rien d'autre ne peut enlever.

Celui qui est un pécheur noir, voilà le genre d'homme que Jésus-Christ est venu rendre blanc. Un prédicateur de l'Évangile prêcha un jour sur ce texte : « Déjà la cognée est mise à la racine des arbres » (Matthieu 3,10) ; et il fit un tel sermon qu'un de ses auditeurs lui dit : « On aurait cru que vous prêchiez à des criminels. Votre sermon aurait dû être prononcé à la prison du comté. » « Oh non, répondit le brave homme, si je prêchais à la prison du comté, je ne prendrais pas ce texte. Là, je prêcherais : "C'est une parole certaine et entièrement digne d'être reçue, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs" (1 Timothée 1,15). » Justement. La loi est pour ceux qui se croient justes, pour abaisser leur orgueil ; l'Évangile est pour les perdus, pour ôter leur désespoir.

Si vous n'êtes pas perdu, qu'avez-vous à faire d'un Sauveur ? Le berger doit-il partir à la recherche de celles qui ne se sont jamais égarées ? Pourquoi la femme balaierait-elle sa maison pour des pièces d'argent qui ne sont jamais sorties de sa bourse (Luc 15,4-8) ? Non, le remède est pour les malades ; la vie nouvelle est pour les morts ; le pardon est pour les coupables ; la délivrance est pour ceux qui sont liés ; l'ouverture des yeux est pour ceux qui sont aveugles. Comment expliquer le Sauveur, sa mort sur la croix et l'Évangile du pardon, sinon en supposant que les hommes sont coupables et dignes de condamnation ? Le pécheur est la raison d'être de l'Évangile. Vous, mon ami, à qui cette parole parvient maintenant, si vous êtes sans mérite, si vous ne méritez que le mal, si vous méritez l'enfer, vous êtes le genre d'homme pour qui l'Évangile est destiné, préparé et proclamé. Dieu justifie l'impie.

Je voudrais rendre cela très clair. J'espère l'avoir déjà fait ; mais, si clair que ce soit, seul le Seigneur peut le faire voir à un homme. Au début, cela paraît vraiment tout à fait stupéfiant à un homme réveillé que le salut soit réellement pour lui, tel qu'il est, perdu et coupable. Il pense que le salut doit être pour lui en tant qu'homme repentant, oubliant que sa repentance fait partie de son salut. « Oh, dit-il, mais il faut que je sois ceci et cela. » Tout cela est vrai, car il sera ceci et cela, comme fruit du salut ; mais le salut vient à lui avant qu'il ait aucun des fruits du salut. En fait, il vient à lui alors qu'il ne mérite que ce qualificatif nu, misérable, bas et abominable : « impie ». C'est tout ce qu'il est, quand l'Évangile de Dieu vient le justifier.

Puis-je donc presser tous ceux qui n'ont rien de bon en eux, qui craignent de n'avoir même pas un bon sentiment, ni quoi que ce soit qui puisse les recommander à Dieu, de croire fermement que notre Dieu plein de grâce peut et veut les prendre sans rien qui les recommande, et leur pardonner de lui-même, non parce qu'ils sont bons, mais parce que lui est bon ? Ne fait-il pas lever son soleil sur les méchants aussi bien que sur les bons (Matthieu 5,45) ? Ne donne-t-il pas des saisons fertiles, n'envoie-t-il pas la pluie et le soleil en leur temps sur les nations les plus impies ? Oui,

même Sodome avait son soleil, et Gomorrhe sa rosée. Oh, mon ami, la grande grâce de Dieu dépasse ce que je peux concevoir et ce que vous pouvez concevoir, et je voudrais que vous en ayez une pensée digne d'elle. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant les pensées de Dieu sont élevées au-dessus de nos pensées (Ésaïe 55,9). Il ne se lasse pas de pardonner (Ésaïe 55,7). Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs : le pardon est pour les coupables.

N'essayez pas de vous refaire une beauté et de vous donner l'air d'être autre chose que ce que vous êtes vraiment ; mais venez tel que vous êtes à celui qui justifie l'impie. Il y a peu de temps, un grand peintre avait représenté une partie du conseil municipal de la ville où il habitait, et il voulait, pour l'histoire, faire figurer dans son tableau certains personnages bien connus dans la ville. Un balayeur de rue, hirsute, en haillons, crasseux, était connu de tout le monde, et il y avait pour lui une place toute trouvée dans le tableau. Le peintre dit à cet individu déguenillé et mal dégrossi : « Je vous paierai bien si vous voulez venir à mon atelier et me laisser faire votre portrait. » L'homme vint le matin, mais il fut bientôt renvoyé ; car il s'était lavé la figure, il s'était peigné, et il avait endossé un costume convenable.

On avait besoin de lui comme mendiant, et on ne l'avait invité à aucun autre titre. De même, l'Évangile vous recevra dans ses salles si vous venez comme pécheur, mais pas autrement. N'attendez pas de vous être amendé, mais venez tout de suite pour être sauvé. Dieu justifie l'impie, et cela vous prend là où vous êtes maintenant : cela vous rejoint dans votre pire état.

Venez en déshabillé. Je veux dire : venez à votre Père céleste avec tout votre péché et toute votre nature pécheresse. Venez à Jésus tel que vous êtes, lépreux, souillé, nu, aussi incapable de vivre que de mourir. Venez, vous qui êtes le rebut même de la création ; venez, même si vous osez à peine espérer autre chose que la mort. Venez, même si le désespoir pèse sur vous et vous oppresse la poitrine comme un horrible cauchemar.

Venez et demandez au Seigneur de justifier encore un impie. Pourquoi ne le ferait-il pas ? Allons, venez ; car cette grande miséricorde de Dieu est faite pour ceux qui sont comme vous. Je le dis avec les mots du texte, et je ne peux pas le dire plus fortement : le Seigneur Dieu lui-même se donne ce titre plein de grâce : « celui qui justifie l'impie ». Il rend justes, et fait traiter comme justes, ceux qui par nature sont impies. N'est-ce pas là une parole merveilleuse pour vous ? Lecteur, ne quittez pas votre siège avant d'avoir bien réfléchi à cette question.

Chapitre 4

C'est Dieu qui justifie

« C'est Dieu qui justifie ! » (Romains 8,33)

C'est une chose merveilleuse que d'être justifié, c'est-à-dire rendu juste. Si nous n'avions jamais transgressé les lois de Dieu, nous n'en aurions pas eu besoin, car nous aurions été justes en nous-mêmes. Celui qui, toute sa vie, a fait les choses qu'il devait faire, et n'a jamais rien fait de ce qu'il ne devait pas faire, est justifié par la loi. Mais vous, cher lecteur, vous n'êtes pas de ceux-là, j'en suis tout à fait sûr. Vous êtes trop honnête pour prétendre être sans péché, et c'est pourquoi vous avez besoin d'être justifié.

Or, si vous vous justifiez vous-même, vous ne ferez que vous tromper vous-même. N'essayez donc pas. Cela n'en vaut jamais la peine.

Si vous demandez à vos semblables de vous justifier, que peuvent-ils faire ? Pour quelques sous, vous pouvez obtenir que certains d'entre eux disent du bien de vous, et d'autres diront du mal de vous dans votre dos pour moins que cela. Leur jugement ne vaut pas grand-chose.

Notre texte dit : « C'est Dieu qui justifie » (Romains 8,33), et voilà qui est bien plus à propos. C'est un fait étonnant, et que nous devons examiner avec soin. Venez et voyez.

Premièrement, personne d'autre que Dieu n'aurait jamais eu l'idée de justifier ceux qui sont coupables. Ils ont vécu en révolte ouverte ; ils ont fait le mal des deux mains ; ils sont allés de mal en pis ; ils sont retournés au péché même après en avoir souffert, et avoir été ainsi forcés de le quitter pour un temps. Ils ont transgressé la loi et foulé aux pieds l'Évangile. Ils ont refusé les proclamations de la miséricorde, et ont persisté dans leur impiété. Comment peuvent-ils être pardonnés et

justifiés ? Leurs semblables, désespérant d'eux, disent : « Ce sont des cas désespérés. » Même les chrétiens les regardent avec tristesse plutôt qu'avec espérance. Mais il n'en est pas ainsi de leur Dieu. Lui, dans la splendeur de sa grâce qui élit, ayant choisi certains d'entre eux avant la fondation du monde, ne se reposera pas qu'il ne les ait justifiés et rendus agréables en son bien-aimé (Éphésiens 1,6). N'est-il pas écrit : « Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés » (Romains 8,30) ? Vous voyez donc qu'il y en a que le Seigneur a résolu de justifier : pourquoi vous et moi ne serions-nous pas du nombre ?

Personne d'autre qu'un Dieu n'aurait jamais eu l'idée de me justifier, moi. Je suis une merveille à mes propres yeux. Je ne doute pas que la grâce se voie tout autant chez d'autres. Regardez Saul de Tarse, qui écumait de rage contre les serviteurs de Dieu. Comme un loup affamé, il harcelait les agneaux et les brebis à droite et à gauche ; et pourtant Dieu l'a terrassé sur le chemin de Damas, il a changé son cœur, et il l'a si pleinement justifié que, peu de temps après, cet homme est devenu le plus grand prédicateur de la justification par la foi qui ait jamais vécu. Il a dû souvent s'émerveiller d'être justifié par la foi en Jésus-Christ ; car il avait été autrefois un défenseur acharné du salut par les œuvres de la loi. Personne d'autre que Dieu n'aurait jamais eu l'idée de justifier un homme comme Saul le persécuteur ; mais le Seigneur Dieu est glorieux en grâce.

Mais, même si quelqu'un avait eu l'idée de justifier l'impie, personne d'autre que Dieu n'aurait pu le faire. Il est absolument impossible à qui que ce soit de pardonner des offenses qui n'ont pas été commises contre lui-même. Quelqu'un vous a gravement fait du tort ; vous pouvez lui pardonner, et j'espère que vous le ferez ; mais aucune tierce personne ne peut lui pardonner à votre place. Si le tort vous a été fait à vous, le pardon doit venir de vous. Si nous avons péché contre Dieu, c'est au pouvoir de Dieu de pardonner ; car le péché est commis contre lui. Voilà pourquoi David dit, dans le psaume cinquante et un : « J'ai péché contre toi seul, et j'ai fait ce qui est mal à tes yeux » (Psaume 51,6) ; car alors Dieu, contre

qui l'offense est commise, peut ôter l'offense. Ce que nous devons à Dieu, notre grand Créateur peut le remettre, si tel est son bon plaisir ; et s'il le remet, c'est remis. Personne d'autre que le grand Dieu, contre qui nous avons commis le péché, ne peut effacer ce péché ; veillons donc à aller à lui et à chercher miséricorde auprès de lui. Ne nous laissons pas détourner par des prêtres qui voudraient nous faire confesser à eux ; ils n'ont dans la Parole de Dieu aucun titre pour leurs prétentions. Mais même s'ils avaient été établis pour prononcer l'absolution au nom de Dieu, il vaudrait encore mieux aller nous-mêmes au grand Seigneur, par Jésus-Christ le Médiateur, et chercher et trouver le pardon auprès de lui ; puisque nous sommes sûrs que c'est là le bon chemin. Une religion par procuration fait courir un trop grand risque : vous feriez mieux de vous occuper vous-même des affaires de votre âme, et de ne les laisser entre les mains d'aucun homme.

Dieu seul peut justifier l'impie ; mais il peut le faire à la perfection. Il jette nos péchés derrière lui (Ésaïe 38,17), il les efface ; il dit que, si on les cherche, on ne les trouvera plus (Jérémie 50,20). Sans autre raison que sa propre bonté infinie, il a préparé un chemin glorieux par lequel il peut rendre blancs comme la neige des péchés couleur de cramoisi (Ésaïe 1,18), et éloigner de nous nos transgressions autant que l'orient est éloigné de l'occident (Psaume 103,12). Il dit : « Je ne me souviendrai plus de vos péchés » (Hébreux 8,12). Il va jusqu'à mettre fin au péché (Daniel 9,24). Un homme d'autrefois s'est écrié, plein d'étonnement : « Quel Dieu est semblable à toi, qui pardonnes l'iniquité, qui oublies les péchés du reste de ton héritage ? Il ne garde pas sa colère à toujours, car il prend plaisir à la miséricorde » (Michée 7,18).

Nous ne parlons pas ici de justice, ni de la façon dont Dieu traite les hommes selon ce qu'ils méritent. Si vous prétendez traiter avec le Seigneur juste sur le terrain de la loi, une colère éternelle vous menace, car c'est ce que vous méritez. Béni soit son nom, il ne nous a pas traités selon nos péchés (Psaume 103,10) ; mais maintenant il traite avec nous sur le terrain de la grâce gratuite et d'une compassion infinie, et il dit : «

Je vous recevrai favorablement, et je vous aimerai de bon cœur » (Osée 14,2.4). Croyez-le, car il est certainement vrai que le grand Dieu peut traiter les coupables avec une abondante miséricorde ; oui, il peut traiter les impies comme s'ils avaient toujours été pieux. Lisez attentivement la parabole du fils prodigue (Luc 15,11-32), et voyez comment le père qui pardonne a reçu le vagabond qui revenait avec autant d'amour que s'il n'était jamais parti et ne s'était jamais souillé avec des prostituées. Il est allé si loin dans ce sens que le frère aîné s'est mis à murmurer ; mais le père n'a jamais retiré son amour. Oh, mon frère, si coupable que vous soyez, si seulement vous revenez à votre Dieu et Père, il vous traitera comme si vous n'aviez jamais fait de mal. Il vous regardera comme juste, et il agira envers vous en conséquence. Que dites-vous de cela ?

Ne voyez-vous pas (car je veux bien faire ressortir quelle chose splendide c'est) que, si personne d'autre que Dieu n'aurait eu l'idée de justifier l'impie, et si personne d'autre que Dieu ne pouvait le faire, le Seigneur, lui, peut le faire ? Voyez comment l'apôtre lance le défi : « Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui justifie ! » (Romains 8,33). Si Dieu a justifié un homme, c'est bien fait, c'est fait comme il faut, c'est fait en toute justice, c'est fait pour toujours. J'ai lu l'autre jour, dans une publication pleine de venin contre l'Évangile et contre ceux qui le prêchent, que nous avons une sorte de théorie par laquelle nous nous imaginons que le péché peut être ôté des hommes. Nous n'avons pas de théorie, nous annonçons un fait. Le plus grand fait qui soit sous le ciel, le voici : Christ, par son sang précieux, ôte réellement le péché, et Dieu, à cause de Christ, traitant avec les hommes sur le terrain de la miséricorde divine, pardonne aux coupables et les justifie, non pas selon quelque chose qu'il voit en eux, ou qu'il prévoit qui sera en eux, mais selon les richesses de sa miséricorde, qui sont dans son propre cœur. Voilà ce que nous avons prêché, ce que nous prêchons, et ce que nous prêcherons aussi longtemps que nous vivrons. « C'est Dieu qui justifie », qui justifie l'impie ; il n'a pas honte de le faire, et nous n'avons pas honte de le prêcher.

La justification qui vient de Dieu lui-même doit être hors de doute. Si le Juge m'acquitte, qui peut me condamner ? Si la plus haute cour de l'univers m'a déclaré juste, qui m'accusera ? La justification qui vient de Dieu est une réponse suffisante à une conscience réveillée. Par elle, le Saint-Esprit fait souffler la paix sur tout notre être, et nous n'avons plus peur. Avec cette justification, nous pouvons répondre à tous les rugissements et à toutes les invectives de Satan et des hommes impies. Avec elle, nous pourrons mourir ; avec elle, nous ressusciterons avec assurance, et nous paraîtrons aux grandes assises du dernier jour.

« Je me tiendrai debout avec assurance en ce grand jour, car qui pourra porter contre moi la moindre accusation, puisque mon Seigneur m'a absous de la terrible malédiction du péché et de sa culpabilité ? »

Ami, le Seigneur peut effacer tous vos péchés. Je ne tire pas au hasard quand je dis cela. « Tout péché et tout blasphème sera pardonné aux hommes » (Matthieu 12,31). Même si vous êtes plongé dans le crime jusqu'au cou, il peut d'un mot enlever la souillure, et dire : « Je le veux, sois pur » (Matthieu 8,3). Le Seigneur est un grand pardonneur.

« *Je crois au pardon des péchés.* » Et vous ?

Il peut, à cette heure même, prononcer la sentence : « Tes péchés sont pardonnés ; va en paix » (Luc 7,48.50) ; et s'il le fait, aucune puissance dans le ciel, sur la terre ou sous la terre ne peut vous rendre suspect, encore moins vous mettre sous la colère. Ne doutez pas de la puissance de l'Amour tout-puissant. Vous ne pourriez pas pardonner à votre semblable s'il vous avait offensé comme vous avez offensé Dieu ; mais vous ne devez pas mesurer le blé de Dieu avec votre boisseau ; ses pensées et ses voies sont aussi élevées au-dessus des vôtres que les cieux sont élevés au-dessus de la terre (Ésaïe 55,9).

« Eh bien, dites-vous, ce serait un grand miracle si le Seigneur me pardonnait. » Justement. Ce serait un miracle suprême, et c'est pourquoi

il est probable qu'il le fasse ; car il fait « des choses grandes et insondables » (Job 5,9), que nous n'attendions pas.

J'ai moi-même été abattu par un horrible sentiment de culpabilité, qui faisait de ma vie un tourment ; mais quand j'ai entendu l'ordre : « Regardez vers moi, et soyez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre ! Car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre » (Ésaïe 45,22), j'ai regardé, et en un instant le Seigneur m'a justifié. Jésus-Christ fait péché pour moi (2 Corinthiens 5,21) : voilà ce que j'ai vu, et cette vue m'a donné le repos. Quand ceux qui avaient été mordus par les serpents brûlants dans le désert regardaient le serpent d'airain, ils étaient aussitôt guéris (Nombres 21,9) ; et il en a été ainsi pour moi quand j'ai regardé au Sauveur crucifié. Le Saint-Esprit, qui m'a rendu capable de croire, m'a donné la paix par la foi. Je me suis senti aussi sûr d'être pardonné que je m'étais senti sûr, auparavant, d'être condamné. J'avais été certain de ma condamnation parce que la parole de Dieu la déclarait et que ma conscience en rendait témoignage ; mais quand le Seigneur m'a justifié, les mêmes témoins m'en ont rendu tout aussi certain. La parole du Seigneur dit dans l'Écriture : « Celui qui croit en lui n'est point condamné » (Jean 3,18), et ma conscience rend témoignage que j'ai cru, et que Dieu, en me pardonnant, est juste. J'ai ainsi le témoignage du Saint-Esprit et celui de ma propre conscience, et ces deux-là sont d'accord. Oh, comme je voudrais que mon lecteur reçoive le témoignage de Dieu sur ce sujet ; et alors, bien vite, il aurait lui aussi ce témoignage en lui-même (1 Jean 5,10) !

J'ose dire qu'un pécheur justifié par Dieu se tient sur un terrain encore plus sûr qu'un juste justifié par ses œuvres, s'il en existe. Nous ne pourrions jamais être sûrs d'avoir fait assez d'œuvres ; notre conscience serait toujours inquiète, craignant qu'après tout nous ne restions en deçà, et nous ne pourrions nous appuyer que sur le verdict tremblant d'un jugement faillible ; mais quand Dieu lui-même justifie, et que le Saint-Esprit en rend témoignage en nous donnant la paix avec Dieu, alors nous sentons que l'affaire est sûre et réglée, et nous entrons dans le repos.

Aucune langue ne peut dire la profondeur du calme qui envahit l'âme qui a reçu la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence (Philippiens 4,7). Ami, cherchez-la *tout de suite*.

Chapitre 5

Juste, et justifiant le pécheur

Nous avons vu l'impie justifié, et nous avons considéré cette grande vérité : Dieu seul peut justifier un homme. Faisons maintenant un pas de plus et posons la question : comment un Dieu juste peut-il justifier des hommes coupables ? Ici, une réponse complète nous attend, dans les paroles de Paul, en Romains 3,21 à 26. Lisons ces six versets du chapitre pour suivre le fil du passage :

« Mais maintenant, sans la loi est manifestée la justice de Dieu, à laquelle rendent témoignage la loi et les prophètes, justice de Dieu par la foi en Jésus-Christ pour tous ceux qui croient. Il n'y a point de distinction. Car tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu ; et ils sont gratuitement justifiés par sa grâce, par le moyen de la rédemption qui est en Jésus-Christ. C'est lui que Dieu a destiné, par son sang, à être, pour ceux qui croiraient, victime propitiatoire, afin de montrer sa justice, parce qu'il avait laissé impunis les péchés commis auparavant, au temps de sa patience, afin, dis-je, de montrer sa justice dans le temps présent, de manière à être juste tout en justifiant celui qui a la foi en Jésus. » (Romains 3,21-26)

Permettez-moi ici de vous raconter un peu de ce que j'ai vécu moi-même. Quand le Saint-Esprit me tenait sous sa main et me convainquait de péché, j'avais un sentiment clair et aigu de la justice de Dieu. Le péché, quoi qu'il puisse être pour d'autres, était devenu pour moi un fardeau insupportable. Ce n'était pas tant l'enfer que je craignais : c'était le péché. Je me savais si horriblement coupable que, je m'en souviens, je sentais que si Dieu ne me punissait pas pour mon péché, il aurait dû le faire. Je sentais que le Juge de toute la terre devait condamner un péché comme le mien. Je m'assis sur le siège du juge, et je me condamnai moi-même à

périr ; car je reconnaissais que, si j'avais été Dieu, je n'aurais rien pu faire d'autre que jeter au plus profond de l'enfer une créature aussi coupable que moi. Pendant tout ce temps, j'avais à cœur, profondément, l'honneur du nom de Dieu et l'intégrité de son gouvernement moral. Je sentais que ma conscience ne serait pas satisfaite si je pouvais être pardonné injustement. Le péché que j'avais commis devait être puni. Mais alors se posait la question : comment Dieu pouvait-il être juste, et pourtant me justifier, moi qui avais été si coupable ? Je demandais à mon cœur : « Comment peut-il être juste, et pourtant justifier ? » Cette question me tourmentait et m'épuisait ; et je ne voyais pas de réponse. Une chose est certaine : je n'aurais jamais pu inventer une réponse qui aurait satisfait ma conscience.

La doctrine de l'expiation est, à mes yeux, l'une des preuves les plus sûres que l'Écriture sainte est inspirée de Dieu. Qui aurait eu l'idée, qui aurait même pu avoir l'idée, du juste Souverain mourant pour le rebelle injuste ? Ce n'est pas un enseignement de mythologie humaine, ni le rêve d'une imagination de poète. Cette manière d'expier n'est connue parmi les hommes que parce qu'elle est un fait ; aucune fiction n'aurait pu l'inventer. Dieu lui-même l'a établie ; ce n'est pas une chose qu'on aurait pu imaginer.

J'avais entendu parler, depuis ma jeunesse, du plan du salut par le sacrifice de Jésus ; mais au plus profond de mon âme, je n'en savais pas plus que si j'étais né et avais grandi chez les Hottentots. La lumière était là, mais j'étais aveugle ; il fallait absolument que le Seigneur lui-même me rende la chose claire. Elle me vint comme une révélation nouvelle, aussi neuve que si je n'avais jamais lu dans l'Écriture que Jésus a été donné comme victime propitiatoire pour les péchés, afin que Dieu soit juste. Je crois qu'elle devra venir comme une révélation à chaque enfant de Dieu nouvellement né, au moment où il la voit ; je veux parler de cette glorieuse doctrine de la substitution du Seigneur Jésus. J'en vins à comprendre que le salut était possible par un sacrifice offert à la place d'un autre, et que, dès la première organisation et le premier ordre des

choses, tout avait été prévu pour une telle substitution. Il me fut donné de voir que celui qui est le Fils de Dieu, égal au Père et éternel comme lui, avait été établi depuis toujours chef de l'alliance d'un peuple choisi, afin de pouvoir, à ce titre, souffrir pour eux et les sauver. Puisque notre chute n'a pas été, au départ, une chute personnelle (car nous sommes tombés en notre représentant, le premier Adam), il devenait possible que nous soyons relevés par un second représentant, par celui-là même qui s'est chargé d'être le chef de l'alliance de son peuple, pour être leur second Adam. Je vis qu'avant même d'avoir péché en acte, j'étais déjà tombé par le péché de mon premier père ; et je me réjouis de ce que, pour cette raison même, il devenait possible, au regard de la loi, que je me relève par un second chef, un second représentant. La chute par Adam a laissé une porte de sortie ; un autre Adam peut défaire la ruine causée par le premier. Quand je me demandais avec angoisse s'il était possible qu'un Dieu juste me pardonne, je compris et je vis par la foi que celui qui est le Fils de Dieu s'est fait homme, et que, dans sa propre personne bénie, il a porté mon péché en son corps sur le bois (1 Pierre 2,24). Je vis que le châtiment qui me donne la paix est tombé sur lui, et que c'est par ses meurtrissures que je suis guéri (Ésaïe 53,5). Cher ami, avez-vous jamais vu cela ? Avez-vous jamais compris comment Dieu peut être pleinement juste, sans faire grâce de la peine et sans émousser le tranchant de l'épée, et pourtant être infiniment miséricordieux et justifier les impies qui se tournent vers lui ? C'est parce que le Fils de Dieu, souverainement glorieux dans sa personne incomparable, s'est chargé de faire droit à la loi en portant la sentence qui m'était due, que Dieu peut passer par-dessus mon péché. La loi de Dieu a été davantage honorée par la mort de Christ qu'elle ne l'aurait été si tous les transgresseurs avaient été envoyés en enfer. Que le Fils de Dieu souffre pour le péché affermissait plus glorieusement le gouvernement de Dieu que si la race humaine entière avait souffert.

Jésus a porté la peine de mort à notre place. Voyez cette merveille ! Le voilà suspendu à la croix ! C'est le plus grand spectacle que vous verrez

jamais. Fils de Dieu et Fils de l'homme, le voilà suspendu, endurant des douleurs indicibles, lui juste pour des injustes, afin de nous amener à Dieu (1 Pierre 3,18). Oh, la gloire de ce spectacle ! L'innocent puni ! Le Saint condamné ! Celui qui est béni éternellement fait malédiction ! Celui qui est infiniment glorieux livré à une mort honteuse ! Plus je regarde les souffrances du Fils de Dieu, plus je suis sûr qu'elles répondent forcément à mon cas. Pourquoi a-t-il souffert, sinon pour détourner de nous la peine ? Si donc il l'a détournée par sa mort, elle est détournée, et ceux qui croient en lui n'ont pas à la craindre. Il faut bien qu'il en soit ainsi : puisque l'expiation est faite, Dieu peut pardonner sans ébranler le fondement de son trône, et sans raturer le moins du monde le livre de ses lois. La conscience reçoit une réponse complète à sa terrible question. La colère de Dieu contre l'iniquité, quelle qu'elle soit, doit être terrible au-delà de tout ce qu'on peut concevoir. Moïse a bien raison de dire : « Qui connaît la force de ta colère ? » (Psaume 90,11). Et pourtant, quand nous entendons le Seigneur de gloire crier : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matthieu 27,46), et que nous le voyons rendre l'esprit, nous sentons que la justice de Dieu a reçu une pleine réparation par une obéissance si parfaite et une mort si terrible, offertes par une personne si divine. Si Dieu lui-même s'incline devant sa propre loi, que peut-on faire de plus ? Il y a plus de mérite dans l'expiation qu'il n'y a de démérite dans tout le péché humain. L'immense abîme du sacrifice que Jésus a fait de lui-même par amour peut engloutir les montagnes de nos péchés, tous sans exception. À cause du bien infini qui est en cet homme unique, notre représentant, le Seigneur peut bien regarder avec faveur les autres hommes, si indignes qu'ils soient en eux-mêmes et par eux-mêmes. Ce fut le miracle des miracles que le Seigneur Jésus-Christ prenne notre place, et « porte la juste colère de son Père, afin que nous ne la portions jamais. »

Mais il l'a fait. « Tout est accompli » (Jean 19,30). Dieu épargnera le pécheur parce qu'il n'a pas épargné son Fils. Dieu peut passer par-dessus vos transgressions parce qu'il a fait retomber ces transgressions sur son

Fils unique, il y a dix-huit cents ans. Si vous croyez en Jésus (voilà le point décisif), alors vos péchés ont été emportés par celui qui fut le bouc émissaire de son peuple.

Qu'est-ce que croire en lui ? Ce n'est pas seulement dire : « Il est Dieu et le Sauveur », mais se confier en lui pleinement et entièrement, et le prendre pour tout votre salut, dès maintenant et pour toujours : votre Seigneur, votre Maître, votre tout. Si vous voulez de Jésus, c'est qu'il vous a déjà. Si vous croyez en lui, je vous le dis, vous ne pouvez pas aller en enfer ; car ce serait rendre vain le sacrifice de Christ. Il est impossible qu'un sacrifice soit accepté et que meure pourtant l'âme pour laquelle ce sacrifice a été reçu. Si l'âme qui croit pouvait être condamnée, alors à quoi bon un sacrifice ? Si Jésus est mort à ma place, pourquoi devrais-je mourir aussi ? Tout croyant peut affirmer que le sacrifice a été réellement offert pour lui : par la foi, il a posé les mains sur lui et l'a fait sien ; il peut donc être pleinement assuré qu'il ne périra jamais. Le Seigneur n'accepterait pas cette offrande en notre faveur pour nous condamner ensuite à mourir. Le Seigneur ne peut pas lire notre pardon écrit dans le sang de son propre Fils, et ensuite nous frapper. Ce serait impossible. Oh, puisse-t-il vous être donné la grâce de détourner tout de suite les yeux vers Jésus, et de commencer par le commencement, c'est-à-dire par Jésus, qui est la source même de la miséricorde pour l'homme coupable !

« Il justifie l'impie. » « C'est Dieu qui justifie » ; c'est pourquoi la chose peut se faire, et pour cette seule raison ; et il le fait par le sacrifice expiatoire de son divin Fils. C'est pourquoi elle peut se faire justement : si justement que personne ne la mettra jamais en question ; si complètement qu'au dernier jour, ce jour terrible où le ciel et la terre passeront, il ne se trouvera personne pour contester la validité de la justification. « Qui les condamnera ? Christ est mort. Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui justifie ! » (Romains 8,33-34)

Maintenant, pauvre âme, voulez-vous monter dans ce canot de sauvetage, tel que vous êtes ? Ici, vous êtes à l'abri du naufrage ! Acceptez cette

délivrance assurée. « Je n'ai rien avec moi », dites-vous. On ne vous demande rien d'apporter. Ceux qui fuient pour sauver leur vie laissent même leurs vêtements derrière eux. Sautez, tel que vous êtes.

Je vais vous dire ceci de moi-même pour vous encourager. Mon unique espérance du ciel repose sur l'expiation complète accomplie sur la croix du Calvaire pour les impies. C'est sur elle que je m'appuie fermement. Je n'ai pas l'ombre d'une espérance ailleurs. Vous êtes dans la même situation que moi ; car ni vous ni moi n'avons rien en propre qui vaille la peine d'être considéré comme un appui pour notre confiance. Donnons-nous la main, tenons-nous ensemble au pied de la croix, et confions nos âmes, une fois pour toutes, à celui qui a versé son sang pour les coupables. Nous serons sauvés par un seul et même Sauveur. Si vous périssez en vous confiant en lui, je dois périr aussi. Que puis-je faire de plus pour prouver ma propre confiance dans l'Évangile que je vous présente ?

Chapitre 6

La délivrance du péché

Je voudrais dire ici, simplement, un mot ou deux à ceux qui comprennent le chemin de la justification par la foi qui est en Jésus-Christ, mais dont le tourment est de ne pas pouvoir cesser de pécher. Nous ne pourrons jamais être heureux, en repos, ni en bonne santé spirituelle tant que nous ne serons pas devenus saints. Il faut que nous soyons débarrassés du péché ; mais comment cette délivrance peut-elle se faire ? Pour beaucoup, c'est une question de vie ou de mort. La vieille nature est très forte ; ils ont essayé de la brider et de la dompter ; mais elle ne se laisse pas soumettre, et ils s'aperçoivent que, malgré leur désir de devenir meilleurs, ils deviennent plutôt pires qu'avant. Le cœur est si dur, la volonté si obstinée, les passions si furieuses, les pensées si changeantes, l'imagination si impossible à gouverner, les désirs si sauvages, que l'homme sent qu'il porte en lui une tanière de bêtes féroces, qui le dévoreraient plutôt que de se laisser mener par lui. Nous pouvons dire de notre nature déchue ce que le Seigneur disait à Job au sujet du Léviathan : « Joueras-tu avec lui comme avec un oiseau ? L'attacheras-tu pour amuser tes jeunes filles ? » (Job 40,24). Autant espérer tenir le vent du nord dans le creux de sa main que prétendre maîtriser par sa propre force les puissances déchaînées qui habitent dans sa nature déchue. C'est un exploit plus grand qu'aucun des travaux légendaires d'Hercule : ici, il faut Dieu.

« Je pourrais croire que Jésus pardonnerait le péché, dit quelqu'un, mais voilà mon tourment : je pèche de nouveau, et je sens en moi de si terribles penchants au mal. Aussi sûrement qu'une pierre lancée en l'air retombe bientôt à terre, moi aussi, même quand une prédication ardente m'a élevé jusqu'au ciel, je retombe dans mon état d'insensibilité. Hélas ! je me laisse facilement fasciner par le regard de basilic du péché, et je

reste comme ensorcelé, si bien que je ne peux échapper à ma propre folie. »

Cher ami, le salut serait une affaire tristement incomplète s'il ne s'occupait pas de cette part de notre état de ruine. Nous avons besoin d'être purifiés aussi bien que pardonnés. Une justification sans sanctification ne serait pas du tout le salut. Ce serait déclarer pur le lépreux et le laisser mourir de sa maladie ; ce serait pardonner la rébellion et permettre au rebelle de rester l'ennemi de son roi. Ce serait ôter les conséquences sans s'occuper de la cause, et cela nous laisserait devant une tâche sans fin et sans espoir. Ce serait arrêter le ruisseau pour un temps, mais laisser ouverte une source de souillure, qui tôt ou tard jaillirait avec plus de force encore. Souvenez-vous que le Seigneur Jésus est venu ôter le péché de trois manières : il est venu ôter la peine du péché, la puissance du péché, et enfin la présence du péché. Vous pouvez atteindre tout de suite la deuxième étape : la puissance du péché peut être brisée immédiatement ; et ainsi vous serez en route vers la troisième, c'est-à-dire la disparition de la présence du péché. « Vous le savez, Jésus a paru pour ôter les péchés » (1 Jean 3,5).

L'ange a dit au sujet de notre Seigneur : « Tu lui donneras le nom de Jésus ; c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés » (Matthieu 1,21). Notre Seigneur Jésus est venu détruire en nous les œuvres du diable (1 Jean 3,8). Ce qui a été dit à la naissance de notre Seigneur a été proclamé aussi dans sa mort ; car lorsque le soldat lui perça le côté, aussitôt il sortit du sang et de l'eau (Jean 19,34), pour montrer le double remède par lequel nous sommes délivrés de la culpabilité et de la souillure du péché.

Si pourtant vous êtes tourmenté par la puissance du péché et par les penchants de votre nature, comme vous avez bien raison de l'être, voici pour vous une promesse. Ayez foi en elle, car elle fait partie de cette alliance de grâce qui est en tous points bien réglée et assurée (2 Samuel 23,5). Dieu, qui ne peut mentir, a dit en Ézéchiel 36,26 :

« Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. »

Vous le voyez, tout y est « je ferai », et encore « je ferai ». « Je donnerai », et « j'ôterai ». C'est le langage royal du Roi des rois, qui est capable d'accomplir toute sa volonté. Aucune de ses paroles ne tombera jamais à terre.

Le Seigneur sait très bien que vous ne pouvez pas changer votre propre cœur, ni purifier votre propre nature ; mais il sait aussi que lui peut faire l'un et l'autre. Il peut faire que l'Éthiopien change sa peau et le léopard ses taches (Jérémie 13,23). Écoutez ceci, et soyez dans l'étonnement : il peut vous créer une seconde fois ; il peut vous faire naître de nouveau. C'est un miracle de la grâce, mais le Saint-Esprit l'accomplira. Ce serait une chose bien extraordinaire si quelqu'un pouvait se tenir au pied des chutes du Niagara et prononcer une parole qui ferait remonter le fleuve Saint-Laurent vers sa source, et lui ferait escalader ce grand précipice d'où il se jette aujourd'hui avec une force prodigieuse. Seule la puissance de Dieu pourrait réaliser cette merveille ; et pourtant ce ne serait qu'une juste image de ce qui se passerait si le cours de votre nature était entièrement renversé. Tout est possible à Dieu. Il peut renverser la direction de vos désirs et le courant de votre vie ; et au lieu que votre être s'en aille vers le bas, loin de Dieu, il peut le faire tendre tout entier vers le haut, vers Dieu. C'est bien ce que le Seigneur a promis de faire pour tous ceux qui sont dans l'alliance ; et nous savons par l'Écriture que tous les croyants sont dans l'alliance. Laissez-moi relire ces paroles :

« Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. » (Ézéchiel 36,26)

Quelle merveilleuse promesse ! Et en Jésus-Christ elle est oui et amen, à la gloire de Dieu, par nous (2 Corinthiens 1,20). Saisissons-la ; acceptons-la comme vraie, et appliquons-la à nous-mêmes. Alors elle s'accomplira

en nous, et nous aurons, dans les jours et les années qui suivront, à chanter ce changement merveilleux que la grâce souveraine de Dieu aura opéré en nous.

Il vaut vraiment la peine de remarquer ceci : quand le Seigneur ôte le cœur de pierre, la chose est faite ; et une fois qu'elle est faite, aucune puissance connue ne pourra jamais ôter ce cœur nouveau qu'il donne, ni cet esprit droit qu'il met au-dedans de nous. « Dieu ne se repent pas de ses dons et de son appel » (Romains 11,29) ; c'est-à-dire qu'il ne revient pas sur ce qu'il a fait ; il ne reprend pas ce qu'il a une fois donné. Laissez-le vous renouveler, et vous serez renouvelé. Les réformes et les nettoyages des hommes s'arrêtent vite, car le chien retourne à ce qu'il avait vomi (2 Pierre 2,22) ; mais quand Dieu met en nous un cœur nouveau, le cœur nouveau est là pour toujours, et jamais il ne redeviendra de pierre. Celui qui l'a rendu de chair le gardera tel. En cela, nous pouvons nous réjouir et être dans l'allégresse à jamais, à cause de ce que Dieu crée dans le royaume de sa grâce.

Pour dire la chose très simplement : avez-vous jamais entendu l'image de M. Rowland Hill, celle du chat et de la truie ? Je vais la raconter à ma façon, pour illustrer cette parole si parlante de notre Sauveur : « Il faut que vous naissiez de nouveau » (Jean 3,7). Voyez-vous ce chat ? Quelle bête propre ! Avec quelle adresse il se lave avec sa langue et ses pattes ! C'est vraiment joli à voir ! Avez-vous jamais vu une truie en faire autant ? Non, jamais. C'est contraire à sa nature. Elle préfère se vautrer dans la boue. Allez donc apprendre à une truie à se laver, et vous verrez le peu de succès que vous aurez. Ce serait un grand progrès pour l'hygiène si les cochons étaient propres. Apprenez-leur à se laver et à se nettoyer comme le chat vient de le faire ! Peine perdue. Vous pouvez laver cette truie de force, mais elle court à la boue, et la voilà bientôt aussi sale qu'avant. Le seul moyen d'amener une truie à se laver, c'est de la transformer en chat ; alors elle se lavera et sera propre, mais pas avant ! Supposez cette transformation accomplie : ce qui était difficile ou impossible devient alors très facile ; le cochon sera désormais digne de votre salon et du

tapis devant votre cheminée. Il en va de même de l'impie : vous ne pouvez pas le forcer à faire ce que l'homme renouvelé fait de tout son cœur ; vous pouvez l'instruire et lui donner le bon exemple, mais il ne peut pas apprendre l'art de la sainteté, car il n'en a aucune envie ; sa nature l'entraîne ailleurs. Quand le Seigneur fait de lui un homme nouveau, alors tout prend un autre aspect. Ce changement est si grand que j'ai entendu un jour un converti dire : « Ou bien le monde entier a changé, ou bien c'est moi. » La nature nouvelle recherche le bien aussi naturellement que la vieille nature s'égare vers le mal. Quelle bénédiction de recevoir une telle nature ! Seul le Saint-Esprit peut la donner.

Avez-vous jamais été frappé de voir quelle chose merveilleuse c'est, pour le Seigneur, de donner à un homme un cœur nouveau et un esprit droit ? Vous avez peut-être vu un homard qui s'est battu avec un autre homard et a perdu une de ses pinces ; et une nouvelle pince a repoussé. C'est une chose remarquable ; mais il est bien plus étonnant qu'un homme reçoive un cœur nouveau. C'est là, vraiment, un miracle qui dépasse les forces de la nature. Voici un arbre. Si vous lui coupez une branche, une autre pourra repousser à sa place ; mais pouvez-vous changer sa nature ? pouvez-vous adoucir une sève aigre ? pouvez-vous faire porter des figues à l'épine ? Vous pouvez y greffer quelque chose de meilleur, et c'est l'image que la nature nous donne de l'œuvre de la grâce ; mais changer de fond en comble la sève vitale de l'arbre, ce serait vraiment un miracle. Ce prodige, ce mystère de puissance, Dieu l'opère en tous ceux qui croient en Jésus.

Si vous vous abandonnez à son action divine, le Seigneur changera votre nature ; il soumettra la vieille nature et soufflera en vous une vie nouvelle. Mettez votre confiance dans le Seigneur Jésus-Christ, et il ôtera de votre corps le cœur de pierre, et il vous donnera un cœur de chair. Là où tout était dur, tout deviendra tendre ; là où tout était vicieux, tout deviendra vertueux ; là où tout tendait vers le bas, tout s'élèvera vers le haut avec un élan irrésistible. Le lion de la colère fera place à l'agneau de la douceur ; le corbeau de l'impureté s'enfuira devant la colombe de la

pureté ; le vil serpent de la tromperie sera écrasé sous le talon de la vérité.

J'ai vu de mes propres yeux de si merveilleux changements de caractère, moral et spirituel, que je ne désespère de personne. Je pourrais, si cela convenait, vous montrer des femmes autrefois impudiques qui sont aujourd'hui pures comme la neige fraîchement tombée, et des blasphémateurs qui font maintenant la joie de tout leur entourage par leur ardente piété. Les voleurs deviennent honnêtes, les ivrognes sobres, les menteurs véridiques, et les moqueurs pleins de zèle. Partout où la grâce de Dieu s'est manifestée à un homme, elle lui a enseigné à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines, et à vivre dans ce présent siècle mauvais selon la sagesse, la justice et la piété (Tite 2,11-12) ; et, cher lecteur, *elle fera la même chose pour vous*.

« Je ne peux pas opérer ce changement », dit quelqu'un. Qui a dit que vous le pouviez ? Le passage de l'Écriture que nous avons cité ne parle pas de ce que l'homme fera, mais de ce que Dieu fera. C'est la promesse de Dieu, et c'est à lui de tenir ses propres engagements. Confiez-vous en lui pour qu'il accomplisse sa parole envers vous, et ce sera fait.

« Mais comment cela se fera-t-il ? » Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Faut-il que le Seigneur vous explique ses méthodes pour que vous le croyiez ? L'action du Seigneur en cette affaire est un grand mystère : c'est le Saint-Esprit qui l'accomplit. Celui qui a fait la promesse a la responsabilité de la tenir, et il est à la hauteur de la tâche. Dieu, qui promet ce merveilleux changement, l'accomplira certainement en tous ceux qui reçoivent Jésus, car à tous ceux-là il donne le pouvoir de devenir enfants de Dieu (Jean 1,12). Oh, si seulement vous vouliez le croire ! Oh, si vous vouliez rendre au Seigneur plein de grâce cette justice de croire qu'il peut le faire pour vous et qu'il le fera, aussi grand que soit ce miracle ! Oh, si vous vouliez croire que Dieu ne peut pas mentir ! Oh, si vous vouliez vous confier en lui pour recevoir un cœur nouveau et un esprit droit, car il peut vous les donner ! Que le Seigneur vous donne la foi en sa

promesse, la foi en son Fils, la foi en l'Esprit Saint, et la foi en lui-même ; et à lui soient la louange, l'honneur et la gloire aux siècles des siècles ! Amen.

Chapitre 7

Par la grâce, par le moyen de la foi

« C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi » (Éphésiens 2,8).

Je crois bon de faire ici un petit détour, pour demander à mon lecteur de contempler avec adoration la source première de notre salut : la grâce de Dieu. « C'est par la grâce que vous êtes sauvés. » C'est parce que Dieu fait grâce que des hommes pécheurs sont pardonnés, convertis, purifiés et sauvés. S'ils sont sauvés, ce n'est à cause de rien qui soit en eux, ni de rien qui puisse jamais y être ; c'est à cause de l'amour, de la bonté, de la pitié, de la compassion, de la miséricorde et de la grâce de Dieu, qui n'ont pas de bornes. Arrêtez-vous donc un instant à la source. Voyez ce fleuve d'eau de la vie, limpide, qui sort du trône de Dieu et de l'agneau (Apocalypse 22,1) !

Quel abîme que la grâce de Dieu ! Qui pourra en mesurer la largeur ? Qui pourra en sonder la profondeur ? Comme tous les autres attributs de Dieu, elle est infinie. Dieu est plein d'amour, car « Dieu est amour » (1 Jean 4,8). Dieu est plein de bonté ; en anglais, le nom même de Dieu, « God », est comme un raccourci du mot « good », « bon ». Une bonté et un amour sans limites font partie de l'être même de Dieu. C'est parce que « sa miséricorde dure à toujours » (Psaume 136,1) que les hommes ne sont pas détruits ; c'est parce que « ses compassions ne sont pas à leur terme » (Lamentations 3,22) que des pécheurs sont amenés à lui et pardonnés.

Souvenez-vous bien de cela ; sinon, vous risquez de tomber dans l'erreur en fixant tellement votre esprit sur la foi, qui est le canal du salut, que vous en oublieriez la grâce, qui est la source et l'origine de la foi elle-même. La foi est l'œuvre de la grâce de Dieu en nous. Nul ne peut dire

que Jésus est le Christ, si ce n'est par le Saint-Esprit. « Nul ne peut venir à moi », dit Jésus, « si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (Jean 6,44). Si bien que la foi, qui consiste à venir à Christ, est le fruit de cette attirance divine. La grâce est la cause première et dernière du salut, ce qui le met en mouvement ; et la foi, si indispensable qu'elle soit, n'est qu'une pièce importante de la machine que la grâce fait marcher. Nous sommes sauvés « par le moyen de la foi », mais le salut est « par la grâce ». Faites retentir ces mots comme avec la trompette de l'archange : « C'est par la grâce que vous êtes sauvés. » Quelle bonne nouvelle pour ceux qui ne méritent rien !

La foi tient la place d'un canal ou d'une conduite d'eau. La grâce est la source et le courant ; la foi est l'aqueduc qui amène le flot de la miséricorde jusqu'aux enfants des hommes assoiffés, pour les rafraîchir. C'est grand dommage quand l'aqueduc est brisé. C'est un triste spectacle, autour de Rome, que tous ces nobles aqueducs qui n'amènent plus d'eau à la ville, parce que leurs arches sont rompues et que ces constructions merveilleuses sont en ruine. L'aqueduc doit rester entier pour amener le courant ; de même, la foi doit être vraie et saine, monter tout droit jusqu'à Dieu et redescendre tout droit jusqu'à nous, pour devenir un canal de miséricorde utile à notre âme. Pourtant, je vous le rappelle encore, la foi n'est que le canal ou l'aqueduc, et non la source ; nous ne devons pas tant la regarder qu'il nous arrive de l'élever au-dessus de l'origine divine de toute bénédiction, qui est la grâce de Dieu. Ne faites jamais de votre foi un Christ, et ne la regardez jamais comme si elle était, à elle seule, la source de votre salut. Notre vie se trouve en ayant « les regards sur Jésus » (Hébreux 12,2), et non en regardant notre propre foi. Par la foi, tout nous devient possible ; et pourtant la puissance n'est pas dans la foi, mais dans le Dieu sur qui la foi s'appuie. La grâce est la locomotive, et la foi est la chaîne qui attache le wagon de l'âme à cette grande force qui fait avancer. La justice de la foi n'est pas la valeur morale de la foi, mais la justice de Jésus-Christ, que la foi saisit et fait sienne. La paix de l'âme ne vient pas de ce qu'on contemple sa propre foi

; elle nous vient de celui qui est notre paix (Éphésiens 2,14) : la foi touche le bord de son vêtement, et une force sort de lui et entre dans l'âme (Luc 8,44-46).

Voyez donc, cher ami, que la faiblesse de votre foi ne vous perdra pas. Une main qui tremble peut recevoir un cadeau en or. Le salut du Seigneur peut venir jusqu'à nous, même si nous n'avons qu'une foi grande comme un grain de sénevé (Matthieu 17,20). La puissance est dans la grâce de Dieu, et non dans notre foi. On peut faire passer de grands messages par des fils bien minces ; et le témoignage du Saint-Esprit, qui donne la paix, peut atteindre le cœur au moyen d'une foi fine comme un fil, qui semble presque incapable de porter son propre poids. Pensez davantage à celui que vous regardez qu'au regard lui-même. Il vous faut détourner les yeux même de votre propre regard, et ne plus voir que Jésus, et la grâce de Dieu révélée en lui.

Chapitre 8

Qu'est-ce que la foi ?

Quelle est donc cette foi dont il est dit : « C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi » (Éphésiens 2,8) ? On a donné bien des descriptions de la foi ; mais presque toutes les définitions que j'ai rencontrées me l'ont fait comprendre moins bien qu'avant de les avoir lues. Un Noir, ayant à lire un chapitre de la Bible, disait qu'il allait le « confondre » ; et il est fort probable qu'il l'a fait, alors qu'il voulait « l'expliquer ». On peut expliquer la foi jusqu'à ce que plus personne n'y comprenne rien. J'espère ne pas tomber dans ce travers. La foi est la chose la plus simple du monde, et c'est peut-être à cause de sa simplicité même qu'elle est d'autant plus difficile à expliquer.

Qu'est-ce que la foi ? Elle est faite de trois choses : la connaissance, la croyance et la confiance. La connaissance vient en premier. « Comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ? » (Romains 10,14). Il faut que je sois informé d'un fait avant de pouvoir le croire. « La foi vient de ce qu'on entend » (Romains 10,17) : il faut d'abord entendre, pour savoir ce qu'il faut croire. « Ceux qui connaissent ton nom se confient en toi » (Psaume 9,11). Une certaine mesure de connaissance est indispensable à la foi ; d'où l'importance de s'instruire. « Prêtez l'oreille, et venez à moi, écoutez, et votre âme vivra » (Ésaïe 55,3) : telle était la parole de l'ancien prophète, et c'est encore la parole de l'Évangile. Sondez les Écritures, et apprenez ce que le Saint-Esprit enseigne au sujet de Christ et de son salut. Cherchez à connaître Dieu : « car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu existe, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent » (Hébreux 11,6). Que le Saint-Esprit vous donne l'esprit de connaissance et de crainte de l'Éternel (Ésaïe 11,2) ! Connaissez l'Évangile : sachez ce qu'est cette bonne nouvelle, comment elle parle d'un pardon gratuit, d'un changement de cœur, de l'adoption

dans la famille de Dieu, et de bénédictions sans nombre. Connaissez surtout Jésus-Christ, le Fils de Dieu, le Sauveur des hommes, uni à nous par sa nature humaine, et pourtant un avec Dieu ; capable ainsi d'être le médiateur entre Dieu et l'homme, de poser sa main sur l'un et sur l'autre, et d'être le trait d'union entre le pécheur et le Juge de toute la terre. Efforcez-vous de connaître toujours mieux Jésus-Christ. Efforcez-vous surtout de connaître la doctrine du sacrifice de Christ ; car le point sur lequel la foi qui sauve se fixe avant tout, c'est celui-ci : « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, en n'imputant point aux hommes leurs offenses » (2 Corinthiens 5,19). Sachez que Jésus est « devenu malédiction pour nous, car il est écrit : Maudit est quiconque est pendu au bois » (Galates 3,13). Abreuvez-vous largement de la doctrine de l'œuvre de Christ à notre place ; car c'est là que se trouve la plus douce consolation possible pour les enfants des hommes qui sont coupables, puisque le Seigneur « l'a fait devenir péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu » (2 Corinthiens 5,21). La foi commence par la connaissance.

Ensuite l'esprit en vient à croire que ces choses sont vraies. L'âme croit que Dieu existe, et qu'il entend les cris des cœurs sincères ; que l'Évangile vient de Dieu ; que la justification par la foi est la grande vérité que Dieu a révélée par son Esprit, en ces derniers temps, plus clairement qu'auparavant. Puis le cœur croit que Jésus est vraiment et réellement notre Dieu et notre Sauveur, le Rédempteur des hommes, le Prophète, le Sacrificateur et le Roi de son peuple. Tout cela est reçu comme une vérité certaine, qu'on ne met pas en doute. Je prie pour que vous en veniez là sans attendre. Croyez fermement que « le sang de Jésus son Fils nous purifie de tout péché » (1 Jean 1,7) ; que son sacrifice est complet et pleinement accepté de Dieu en faveur de l'homme, de sorte que « celui qui croit en lui n'est point jugé » (Jean 3,18). Croyez ces vérités comme vous croyez n'importe quelle autre affirmation ; car la différence entre la foi ordinaire et la foi qui sauve tient surtout aux choses sur lesquelles elle porte. Croyez le témoignage de Dieu, tout comme vous croyez le

témoignage de votre père ou d'un ami. « Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand » (1 Jean 5,9).

Vous avez ainsi fait un pas vers la foi ; il ne manque plus qu'un seul élément pour la rendre complète : la confiance. Remettez-vous entre les mains du Dieu de miséricorde ; faites reposer votre espérance sur l'Évangile de la grâce ; confiez votre âme au Sauveur qui est mort et qui est vivant ; lavez vos péchés dans le sang qui fait l'expiation ; acceptez sa justice parfaite, et tout est bien. La confiance est le sang qui fait vivre la foi ; sans elle, il n'y a pas de foi qui sauve. Les puritains avaient l'habitude d'expliquer la foi par le mot « recumbency », c'est-à-dire « le fait de s'appuyer de tout son long ». Cela veut dire s'appuyer sur une chose. Appuyez-vous de tout votre poids sur Christ.

L'image serait encore meilleure si je disais : laissez-vous tomber de tout votre long, et reposez-vous couché sur le Rocher des siècles. Jetez-vous sur Jésus ; reposez-vous en lui ; remettez-vous entre ses mains. Cela fait, vous avez exercé la foi qui sauve. La foi n'est pas une chose aveugle, car la foi commence par la connaissance. Ce n'est pas une affaire de pure spéculation, car la foi croit des faits dont elle est sûre. Ce n'est pas une chose rêveuse et sans effet dans la vie, car la foi fait confiance, et elle mise tout son destin sur la vérité de ce que Dieu a révélé. Voilà une manière de décrire ce qu'est la foi ; je me demande si je ne l'ai pas déjà « confondue ».

Laissez-moi essayer encore. La foi, c'est croire que Christ est bien ce qu'on dit de lui, et qu'il fera ce qu'il a promis de faire, puis l'attendre de lui. Les Écritures parlent de Jésus-Christ comme étant Dieu, Dieu dans une chair humaine ; comme étant parfait dans son caractère ; comme ayant été fait sacrifice pour le péché à notre place ; comme ayant « porté lui-même nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre 2,24). L'Écriture dit de lui qu'il a fait cesser les transgressions, mis fin aux péchés et amené la justice éternelle (Daniel 9,24). Les saints livres nous disent encore qu'il « est ressuscité des morts », qu'il est « toujours vivant pour

intercéder en notre faveur » (Hébreux 7,25), qu'il est monté dans la gloire et a pris possession du ciel au nom de son peuple, et qu'il reviendra bientôt pour juger « le monde avec justice, et les peuples avec équité » (Psaume 98,9). Nous devons croire très fermement qu'il en est bien ainsi ; car c'est le témoignage de Dieu le Père, quand il a dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé... écoutez-le ! » (Matthieu 17,5). C'est aussi le témoignage de Dieu le Saint-Esprit ; car le Saint-Esprit a rendu témoignage à Christ, à la fois dans la Parole inspirée, par divers miracles, et par son œuvre dans le cœur des hommes. Nous devons croire que ce témoignage est vrai.

La foi croit aussi que Christ fera ce qu'il a promis ; que, puisqu'il a promis de ne mettre dehors aucun de ceux qui viennent à lui (Jean 6,37), il est certain qu'il ne nous mettra pas dehors si nous venons à lui. La foi croit que, puisque Jésus a dit : « L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle » (Jean 4,14), cela doit être vrai ; et que, si nous recevons de Christ cette eau vive, elle demeurera en nous et jaillira au-dedans de nous en ruisseaux de vie sainte. Tout ce que Christ a promis de faire, il le fera, et nous devons le croire, de manière à attendre de ses mains le pardon, la justification, la protection et la gloire éternelle, selon qu'il les a promis à ceux qui croient en lui.

Vient alors l'étape suivante, qui est nécessaire. Jésus est ce qu'on dit de lui, Jésus fera ce qu'il dit qu'il fera ; il faut donc que chacun de nous se confie en lui et dise : « Il sera pour moi ce qu'il dit qu'il est, et il fera pour moi ce qu'il a promis de faire ; je me remets entre les mains de celui qui a été désigné pour sauver, afin qu'il me sauve. Je m'appuie sur sa promesse : il fera exactement ce qu'il a dit. » Voilà une foi qui sauve, et celui qui l'a possède la vie éternelle. Quels que soient ses dangers et ses difficultés, quelles que soient ses ténèbres et son abattement, quels que soient ses faiblesses et ses péchés, celui qui croit ainsi en Jésus-Christ n'est point jugé, et ne viendra jamais en jugement (Jean 3,18 ; 5,24).

Puisse cette explication être de quelque utilité ! J'espère que l'Esprit de Dieu s'en servira pour conduire mon lecteur tout droit à la paix. « Ne crains pas, crois seulement » (Marc 5,36). Faites confiance, et soyez en repos.

Ma crainte, c'est que le lecteur se contente de comprendre ce qu'il faut faire, sans jamais le faire. Mieux vaut la plus pauvre des fois, pourvu qu'elle soit réelle et qu'elle agisse vraiment, que la plus belle idée de la foi laissée dans le domaine de la théorie. L'essentiel, c'est de croire au Seigneur Jésus tout de suite. Ne vous souciez pas des distinctions et des définitions. Un homme affamé mange, même s'il ne comprend ni la composition de sa nourriture, ni l'anatomie de sa bouche, ni le mécanisme de la digestion : il vit parce qu'il mange. Un autre, bien plus savant, connaît à fond la science de la nutrition ; mais s'il ne mange pas, il mourra avec tout son savoir. Il y a sans doute beaucoup de gens, à l'heure qu'il est, en enfer, qui comprenaient la doctrine de la foi, mais qui n'ont pas cru. En revanche, pas un seul de ceux qui se sont confiés dans le Seigneur Jésus n'a jamais été rejeté, même s'il n'a jamais été capable de définir sa foi avec intelligence. Ô cher lecteur, recevez le Seigneur Jésus dans votre âme, et vous vivrez éternellement. « *Celui qui croit en lui a la vie éternelle* » (Jean 3,36).

Chapitre 9

Quelques images de la foi

Pour rendre la question de la foi plus claire encore, je vais vous donner quelques images. Le Saint-Esprit seul peut ouvrir les yeux de mon lecteur, mais c'est mon devoir et ma joie de lui apporter toute la lumière que je peux, et de prier le divin Seigneur d'ouvrir les yeux des aveugles. Oh ! si mon lecteur pouvait faire pour lui-même la même prière !

La foi qui sauve trouve des images dans notre corps.

Elle est l'œil qui regarde. Par l'œil, nous faisons entrer dans notre esprit ce qui est très loin ; d'un coup d'œil, nous pouvons faire entrer dans notre esprit le soleil et les étoiles lointaines. De même, par la confiance, nous faisons venir le Seigneur Jésus tout près de nous ; il a beau être loin, dans le ciel, il entre dans notre cœur. Regardez seulement à Jésus ; car ce cantique dit rigoureusement vrai :

« Il y a la vie dans un regard vers le Crucifié, il y a la vie, en ce moment même, pour toi. »

La foi est la main qui saisit. Quand notre main prend quelque chose pour soi, elle fait exactement ce que fait la foi quand elle s'approprie Christ et les bienfaits de sa rédemption. La foi dit : « Jésus est à moi. » La foi entend parler du sang qui pardonne, et elle s'écrie : « Je l'accepte, pour qu'il me pardonne. » La foi appelle siens les biens que Jésus a légués en mourant ; et ils sont bien à elle, car la foi est l'héritière de Christ ; il s'est donné lui-même à la foi, avec tout ce qu'il possède. Prenez, ô mon ami, ce que la grâce a préparé pour vous. Vous ne serez pas un voleur, car vous avez une autorisation divine : « Que celui qui veut, prenne de l'eau de la vie, gratuitement » (Apocalypse 22,17). Celui qui peut avoir un trésor simplement en le saisissant serait vraiment insensé de rester pauvre.

La foi est la bouche qui se nourrit de Christ. Pour que la nourriture nous nourrisse, il faut qu'elle entre en nous. C'est une chose toute simple, manger et boire. Nous recevons volontiers dans notre bouche ce qui est notre nourriture, puis nous consentons à ce qu'elle descende au-dedans de nous, où elle est absorbée et devient partie de notre corps. Paul dit, dans son épître aux Romains, au dixième chapitre : « La parole est près de toi, dans ta bouche » (Romains 10,8). Il n'y a donc plus qu'à l'avaler, à la laisser descendre dans l'âme. Oh ! si les hommes avaient de l'appétit ! Car celui qui a faim et qui voit un repas devant lui n'a pas besoin qu'on lui apprenne à manger. « Donnez-moi, disait quelqu'un, un couteau, une fourchette et l'occasion. » Il était tout à fait prêt à faire le reste. En vérité, un cœur qui a faim et soif de Christ n'a qu'à savoir qu'il est donné gratuitement, et aussitôt il le recevra. Si mon lecteur en est là, qu'il n'hésite pas à recevoir Jésus ; car il peut être sûr qu'on ne lui reprochera jamais de l'avoir fait : « à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jean 1,12). Il ne repousse jamais personne, mais il autorise tous ceux qui viennent à rester ses fils pour toujours.

Les occupations de la vie donnent bien des images de la foi.

Le cultivateur enfouit de la bonne semence dans la terre, et il s'attend non seulement à ce qu'elle vive, mais à ce qu'elle se multiplie. Il a foi dans l'alliance de Dieu, qui promet que les semailles et la moisson ne cesseront point (Genèse 8,22), et sa foi est récompensée.

Le négociant confie son argent à un banquier, et se fie entièrement à l'honnêteté et à la solidité de la banque. Il remet son capital entre les mains d'un autre, et il se sent bien plus tranquille que s'il gardait son or massif enfermé dans un coffre-fort.

Le marin se confie à la mer. Quand il nage, il quitte le fond du pied et s'appuie sur l'océan qui le porte. Il ne pourrait pas nager s'il ne s'abandonnait pas entièrement à l'eau.

L'orfèvre met le métal précieux dans le feu, qui semble impatient de le dévorer, mais il le reprend ensuite du creuset, purifié par la chaleur.

Où que vous vous tourniez dans la vie, vous voyez la foi à l'œuvre, entre l'homme et l'homme, ou entre l'homme et les lois de la nature. Eh bien, de même que nous faisons confiance dans la vie de tous les jours, de même nous devons faire confiance à Dieu, tel qu'il se révèle en Jésus-Christ.

La foi existe chez les uns et les autres à des degrés divers, selon ce qu'ils savent ou selon leur croissance dans la grâce. Parfois, la foi n'est guère plus qu'un simple attachement à Christ : le sentiment qu'on dépend de lui, et la volonté de dépendre ainsi de lui. Quand vous êtes au bord de la mer, vous voyez des patelles collées au rocher. Vous vous approchez du rocher à pas feutrés ; vous frappez une patelle d'un coup sec avec votre canne, et la voilà détachée. Essayez de même avec la patelle voisine. Vous l'avez avertie ; elle a entendu le coup dont vous avez frappé sa voisine, et elle se cramponne de toutes ses forces. Jamais vous ne la détacherez, non, jamais ! Frappez, et frappez encore : vous casserez plutôt le rocher. Notre petite amie la patelle ne sait pas grand-chose, mais elle se cramponne. Elle ne connaît rien à la formation géologique du rocher, mais elle se cramponne. Elle sait se cramponner, et elle a trouvé quelque chose à quoi se cramponner : voilà tout son savoir, et elle s'en sert pour sa sécurité et son salut. La vie de la patelle, c'est de se cramponner au rocher, et la vie du pécheur, c'est de se cramponner à Jésus. Des milliers d'enfants de Dieu n'ont pas plus de foi que cela ; ils en savent assez pour se cramponner à Jésus de tout leur cœur et de toute leur âme, et cela suffit pour la paix d'aujourd'hui et la sécurité éternelle. Jésus-Christ est pour eux un Sauveur fort et puissant, un rocher inébranlable et immuable ; ils s'attachent à lui comme on s'accroche à la vie, et c'est cet attachement qui les sauve. Lecteur, ne pouvez-vous pas vous cramponner ? Faites-le donc tout de suite.

On voit la foi quand un homme s'appuie sur un autre parce qu'il sait que cet autre lui est supérieur. C'est une foi plus haute : la foi qui sait pourquoi elle dépend, et qui agit en conséquence. Je ne crois pas que la patelle sache grand-chose du rocher ; mais à mesure que la foi grandit, elle devient de plus en plus intelligente. Un aveugle se confie à son guide parce qu'il sait que son ami voit clair, et, plein de confiance, il marche là où son guide le conduit. Si le pauvre homme est aveugle de naissance, il ne sait pas ce qu'est la vue ; mais il sait que la vue existe, et que son ami la possède ; c'est pourquoi il met sans crainte sa main dans la main de celui qui voit, et se laisse conduire par lui. « Nous marchons par la foi et non par la vue » (2 Corinthiens 5,7). « Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru ! » (Jean 20,29). On ne peut guère trouver meilleure image de la foi : nous savons que Jésus possède des mérites, une puissance et des bénédictions que nous n'avons pas, et c'est pourquoi nous nous confions joyeusement à lui, pour qu'il soit pour nous ce que nous ne pouvons pas être pour nous-mêmes. Nous nous fions à lui comme l'aveugle se fie à son guide. Il ne trahit jamais notre confiance ; mais il « a été fait pour nous, de par Dieu, sagesse, justice et sanctification et rédemption » (1 Corinthiens 1,30).

Tout garçon qui va à l'école doit faire acte de foi pour apprendre. Son maître lui enseigne la géographie, il lui explique la forme de la terre, et l'existence de certaines grandes villes et de grands empires. Le garçon ne sait pas par lui-même que tout cela est vrai ; il le sait seulement parce qu'il croit son maître et les livres qu'on lui met entre les mains. C'est ce que vous aurez à faire avec Christ, si vous devez être sauvé : il vous faut simplement savoir, parce qu'il vous le dit ; croire, parce qu'il vous assure qu'il en est bien ainsi ; et vous confier à lui, parce qu'il vous promet que le salut en sera le résultat. Presque tout ce que vous et moi savons nous est venu par la foi. On a fait une découverte scientifique, et nous en sommes sûrs. Sur quoi nous fondons-nous pour la croire ? Sur l'autorité de certains savants bien connus, dont la réputation est établie. Nous n'avons jamais fait ni vu leurs expériences, mais nous croyons leur témoignage.

Vous devez faire de même à l'égard de Jésus : parce qu'il vous enseigne certaines vérités, vous devez être son disciple et croire ses paroles ; parce qu'il a accompli certaines œuvres, vous devez être son client et vous confier à lui. Il vous est infiniment supérieur, et il se présente à votre confiance comme votre Maître et votre Seigneur. Si vous voulez le recevoir, lui et ses paroles, vous serez sauvé.

Une autre forme de foi, plus haute encore, c'est la foi qui naît de l'amour. Pourquoi un petit garçon a-t-il confiance en son père ? Si l'enfant a confiance en son père, c'est parce qu'il l'aime. Bienheureux et heureux ceux qui ont en Jésus une foi douce, mêlée d'une profonde affection pour lui, car c'est une confiance pleine de repos. Ceux qui aiment ainsi Jésus sont charmés par son caractère et ravis par sa mission ; ils sont transportés par la bonté qu'il a montrée, et c'est pourquoi ils ne peuvent pas s'empêcher de se fier à lui, parce qu'ils l'admirent, le vénèrent et l'aiment tant.

On peut illustrer ainsi cette confiance aimante dans le Sauveur. Une dame est l'épouse du médecin le plus éminent de son temps. Elle est atteinte d'une maladie dangereuse, qui l'abat de toute sa force ; et pourtant elle est merveilleusement calme et paisible, car son mari a fait de cette maladie l'objet de ses études particulières, et il a guéri des milliers de personnes atteintes du même mal. Elle n'est pas le moins du monde inquiète, car elle se sent parfaitement en sûreté entre les mains d'un homme qui lui est si cher, et en qui le savoir et l'amour s'unissent au plus haut degré. Sa foi est raisonnable et naturelle ; son mari, à tous égards, mérite de sa part cette confiance. C'est cette sorte de foi que les plus heureux des croyants ont envers Christ. Il n'y a pas de médecin comme lui ; personne ne peut sauver comme lui ; nous l'aimons, et il nous aime, et c'est pourquoi nous nous remettons entre ses mains, nous acceptons tout ce qu'il prescrit et nous faisons tout ce qu'il ordonne. Nous sentons que rien ne peut être mal réglé tant que c'est lui qui dirige nos affaires ; car il nous aime trop pour nous laisser périr, ou pour nous laisser souffrir une seule douleur inutile.

La foi est la racine de l'obéissance, et on le voit clairement dans les affaires de la vie. Quand un capitaine se fie à un pilote pour mener son navire au port, il manœuvre le navire selon ses indications. Quand un voyageur se fie à un guide pour lui faire franchir un col difficile, il suit le chemin que son guide lui montre. Quand un malade a confiance en un médecin, il suit soigneusement ses ordonnances et ses conseils. Une foi qui refuse d'obéir aux commandements du Sauveur n'est qu'un faux-semblant, et ne sauvera jamais l'âme. Nous nous fions à Jésus pour qu'il nous sauve ; il nous donne des indications sur le chemin du salut ; nous suivons ces indications, et nous sommes sauvés. Que mon lecteur ne l'oublie pas. Fiez-vous à Jésus, et prouvez votre confiance en faisant tout ce qu'il vous dit.

Une forme remarquable de foi naît d'une connaissance assurée ; elle vient de la croissance dans la grâce : c'est la foi qui croit Christ parce qu'elle le connaît, et qui se fie à lui parce qu'elle a fait la preuve qu'il est d'une fidélité sans faille. Une vieille chrétienne avait l'habitude d'écrire « E » et « V » dans la marge de sa Bible chaque fois qu'elle avait essayé et vérifié une promesse. Comme il est facile de se fier à un Sauveur qu'on a essayé et vérifié ! Vous ne pouvez pas encore le faire, mais vous le ferez. Tout doit avoir un commencement. Vous vous élèverez en temps voulu jusqu'à une foi forte. Cette foi mûrie ne demande ni signes ni preuves, mais elle croit hardiment. Regardez la foi du capitaine au long cours ; je l'ai souvent admirée. Il largue ses amarres, il s'éloigne de la terre à toute vapeur. Pendant des jours, des semaines, et même des mois, il ne voit ni voile ni rivage ; et pourtant il avance jour et nuit sans crainte, jusqu'au matin où il se trouve exactement en face du port désiré vers lequel il a fait route. Comment a-t-il trouvé son chemin sur l'immensité sans routes de la mer ? Il s'est fié à sa boussole, à ses éphémérides nautiques, à sa lunette et aux astres du ciel ; et, en obéissant à leurs indications, sans apercevoir la terre, il a gouverné avec tant de précision qu'il n'a pas à changer son cap d'un seul quart pour entrer au port. C'est une chose merveilleuse, cette navigation à la voile ou à la vapeur sans rien voir.

Spirituellement, c'est une chose bénie que de quitter tout à fait les rivages de la vue et du sentiment, et de dire « adieu » aux impressions intérieures, aux circonstances encourageantes, aux signes, aux preuves et à tout le reste. C'est glorieux d'être loin au large, sur l'océan de l'amour divin, en croyant en Dieu, et en mettant le cap droit sur le ciel, selon les indications de la Parole de Dieu. « Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru ! » (Jean 20,29) ; l'entrée leur sera pleinement accordée à la fin (2 Pierre 1,11), et une traversée sûre en chemin. Mon lecteur ne veut-il pas mettre sa confiance en Dieu, en Jésus-Christ ? C'est là que je me repose, avec une joyeuse confiance. Mon frère, venez avec moi, et croyez notre Père et notre Sauveur. Venez tout de suite.

Chapitre 10

Pourquoi sommes-nous sauvés par la foi ?

Pourquoi la foi a-t-elle été choisie comme le canal du salut ? Sans doute se pose-t-on souvent cette question. « C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi » (Éphésiens 2,8) : c'est assurément la doctrine de la sainte Écriture, et ce que Dieu a établi ; mais pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi la foi a-t-elle été choisie, plutôt que l'espérance, ou l'amour, ou la patience ?

Il nous convient d'être modestes pour répondre à une telle question, car les voies de Dieu ne se laissent pas toujours comprendre, et il ne nous est pas permis de les mettre en question avec présomption. Nous répondrons humblement que, autant que nous puissions le dire, la foi a été choisie comme le canal de la grâce parce qu'elle est naturellement faite pour servir à recevoir. Supposez que je sois sur le point de faire l'aumône à un pauvre : je la lui mets dans la main. Pourquoi ? Eh bien, il ne serait guère convenable de la lui mettre dans l'oreille ou de la poser sur son pied ; la main semble faite exprès pour recevoir. De même, dans notre être intérieur, la foi est créée exprès pour recevoir : elle est la main de l'homme, et il est tout à fait convenable de recevoir la grâce par son moyen.

Laissez-moi dire cela très simplement. La foi qui reçoit Christ est un acte aussi simple que celui de votre enfant qui reçoit une pomme de vous, parce que vous la lui tendez et que vous lui promettez de lui donner la pomme s'il vient la chercher. Ici, croire et recevoir ne concernent qu'une pomme ; mais c'est exactement le même acte que la foi qui a affaire au salut éternel. Ce que la main de l'enfant est pour la pomme, votre foi l'est pour le salut parfait de Christ. La main de l'enfant ne fabrique pas la pomme, ne l'améliore pas, ne la mérite pas ; elle ne fait que la prendre ;

et la foi est choisie par Dieu pour recevoir le salut parce qu'elle ne prétend pas créer le salut, ni y contribuer, mais qu'elle se contente humblement de le recevoir. « La foi est la langue qui demande le pardon, la main qui le reçoit et l'œil qui le voit ; mais elle n'est pas le prix qui l'achète. » La foi ne se fait jamais valoir elle-même ; elle appuie toute sa plaidoirie sur le sang de Christ. Elle devient une bonne servante pour apporter à l'âme les richesses du Seigneur Jésus, parce qu'elle reconnaît d'où elle les a tirées, et avoue que la grâce seule les lui a confiées. La foi, encore, a sans doute été choisie parce qu'elle rend toute la gloire à Dieu. « C'est par la foi, pour que ce soit par grâce » (Romains 4,16), et c'est par grâce, pour qu'il n'y ait aucun sujet de se glorifier ; car Dieu ne peut pas supporter l'orgueil. « Il reconnaît de loin les orgueilleux » (Psaume 138,6), et il n'a aucune envie de s'approcher d'eux. Il ne donnera pas le salut d'une manière qui suggère ou nourrisse l'orgueil. Paul dit : « Ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie » (Éphésiens 2,9). Or la foi exclut tout sujet de se glorifier. La main qui reçoit l'aumône ne dit pas : « C'est moi qu'il faut remercier d'avoir accepté ce don » ; ce serait absurde. Quand la main porte le pain à la bouche, elle ne dit pas au corps : « Remercie-moi, car c'est moi qui te nourris. » Ce que fait la main est très simple, quoique très nécessaire ; et elle ne s'attribue jamais la gloire de ce qu'elle fait. Ainsi Dieu a choisi la foi pour recevoir le don ineffable de sa grâce, parce qu'elle ne peut s'en attribuer aucun mérite, mais qu'elle doit adorer le Dieu de grâce, qui donne tout bien. La foi pose la couronne sur la bonne tête, et c'est pourquoi le Seigneur Jésus avait coutume de poser la couronne sur la tête de la foi, en disant : « Ta foi t'a sauvée, va en paix » (Luc 7,50). Ensuite, Dieu choisit la foi comme le canal du salut parce que c'est un moyen sûr, qui relie l'homme à Dieu. Quand l'homme se confie en Dieu, il y a un point d'union entre eux, et cette union garantit la bénédiction. La foi nous sauve parce qu'elle nous fait nous attacher à Dieu, et qu'elle nous met ainsi en relation avec lui. J'ai souvent employé l'image suivante, mais je dois la répéter, parce que je n'en trouve pas de meilleure. On m'a raconté qu'il y a des années, une

barque chavira en amont des chutes du Niagara, et que deux hommes étaient emportés par le courant, quand des gens sur la rive réussirent à leur faire parvenir une corde flottante, que tous deux saisirent. L'un d'eux la tint ferme et fut tiré sain et sauf jusqu'à la rive ; mais l'autre, voyant passer un gros tronc d'arbre qui flottait, lâcha imprudemment la corde et s'accrocha au tronc, parce que c'était la plus grosse des deux choses, et qu'il semblait meilleur de s'y accrocher. Hélas ! le tronc, avec l'homme dessus, fut précipité tout droit dans l'immense abîme, parce qu'il n'y avait aucun lien entre le tronc et la rive. La grosseur du tronc ne servit de rien à celui qui s'y cramponnait ; il fallait un lien avec la rive pour être sauvé. De même, quand un homme se fie à ses œuvres, ou aux sacrements, ou à quoi que ce soit de ce genre, il ne sera pas sauvé, parce qu'il n'y a aucun lien entre lui et Christ ; mais la foi, même si elle peut sembler n'être qu'une mince corde, est tenue, du côté de la rive, par la main du grand Dieu ; une puissance infinie tire la corde qui relie, et arrache ainsi l'homme à la perdition. Oh ! quel bonheur que la foi, puisqu'elle nous unit à Dieu !

La foi est encore choisie parce qu'elle touche les ressorts de l'action. Même dans les choses ordinaires, une certaine sorte de foi est à la racine de tout. Je me demande si j'aurais tort de dire que nous ne faisons jamais rien sans une foi quelconque. Si je traverse mon bureau, c'est parce que je crois que mes jambes me porteront. Un homme mange parce qu'il croit à la nécessité de la nourriture ; il va à ses affaires parce qu'il croit à la valeur de l'argent ; il accepte un chèque parce qu'il croit que la banque l'honorera. Christophe Colomb découvrit l'Amérique parce qu'il croyait qu'il y avait un autre continent au-delà de l'océan ; et les Pères pèlerins la colonisèrent parce qu'ils croyaient que Dieu serait avec eux sur ces rivages rocheux. La plupart des grandes actions sont nées de la foi ; pour le bien ou pour le mal, la foi accomplit des merveilles par l'homme en qui elle habite. La foi, sous sa forme naturelle, est une force qui l'emporte partout, et qui entre dans toutes sortes d'actions humaines. Il se peut que celui qui se moque de la foi en Dieu soit justement l'homme qui a le plus

de foi, sous une forme mauvaise ; en fait, il tombe d'ordinaire dans une crédulité qui serait ridicule si elle n'était pas honteuse. Dieu donne le salut à la foi parce qu'en créant la foi en nous, il touche ainsi le vrai grand ressort de nos sentiments et de nos actions. Il s'est, pour ainsi dire, rendu maître de la pile, et désormais il peut envoyer le courant sacré dans toutes les parties de notre être. Quand nous croyons en Christ, et que le cœur est entré en la possession de Dieu, alors nous sommes sauvés du péché, et nous sommes poussés vers la repentance, la sainteté, le zèle, la prière, la consécration et toutes les autres choses qui viennent de la grâce. « Ce que l'huile est aux roues, ce que les poids sont à une horloge, ce que les ailes sont à un oiseau, ce que les voiles sont à un navire, la foi l'est à tous les devoirs et à tous les services saints. » Ayez la foi, et toutes les autres grâces suivront et continueront leur course.

La foi, encore, a le pouvoir d'agir par l'amour ; elle tourne vers Dieu les affections, et attire le cœur vers ce qu'il y a de meilleur. Celui qui croit en Dieu aimera Dieu, sans aucun doute possible. La foi est un acte de l'intelligence ; mais elle vient aussi du cœur. « C'est en croyant du cœur qu'on parvient à la justice » (Romains 10,10) ; et c'est pourquoi Dieu donne le salut à la foi, parce qu'elle habite la porte à côté des affections, et qu'elle est proche parente de l'amour ; et l'amour est le père et le nourricier de tout sentiment et de tout acte saint. L'amour pour Dieu, c'est l'obéissance ; l'amour pour Dieu, c'est la sainteté. Aimer Dieu et aimer les hommes, c'est être rendu conforme à l'image de Christ ; et c'est cela, le salut.

De plus, la foi produit la paix et la joie ; celui qui l'a se repose et il est tranquille, il est content et joyeux ; et c'est là une préparation pour le ciel. Dieu donne tous les dons célestes à la foi, entre autres raisons parce que la foi produit en nous la vie et l'esprit qui doivent se manifester éternellement dans le monde d'en haut, le monde meilleur. La foi nous donne une armure pour cette vie, et une éducation pour la vie à venir. Elle permet à un homme de vivre et de mourir sans crainte ; elle prépare à agir comme à souffrir ; et c'est pourquoi le Seigneur la choisit comme le

moyen le plus approprié pour nous transmettre la grâce, et nous assurer ainsi la gloire.

Assurément, la foi fait pour nous ce que rien d'autre ne peut faire ; elle nous donne la joie et la paix, et nous fait entrer dans le repos. Pourquoi les hommes cherchent-ils à obtenir le salut par d'autres moyens ? Un vieux théologien dit : « Un serviteur maladroit, à qui l'on a dit d'ouvrir une porte, y met l'épaule et pousse de toutes ses forces ; mais la porte ne bouge pas, et il ne peut pas entrer, quelle que soit la force qu'il y mette. Un autre arrive avec une clef, ouvre la porte sans peine et entre tout aisément. Ceux qui voudraient être sauvés par les œuvres poussent en vain la porte du ciel ; mais la foi est la clef qui ouvre la porte tout de suite. » Lecteur, ne voulez-vous pas vous servir de cette clef ? Le Seigneur vous commande de croire en son Fils bien-aimé, vous pouvez donc le faire ; et en le faisant, vous vivrez. N'est-ce pas la promesse de l'Évangile : « Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé » (Marc 16,16) ? Quelle objection pouvez-vous avoir contre un chemin du salut qui se recommande par la miséricorde et la sagesse de notre Dieu plein de grâce ?

Chapitre 11

« Hélas ! je ne peux rien faire ! »

Quand le cœur inquiet a accepté la doctrine de l'expiation et appris cette grande vérité que le salut est par la foi au Seigneur Jésus, il est souvent très tourmenté par le sentiment de son incapacité à faire le bien. Beaucoup gémissent : « Je ne peux rien faire. » Ils n'en font pas une excuse, mais ils le ressentent comme un fardeau de chaque jour. Ils le feraient s'ils le pouvaient. Chacun d'eux peut dire en toute sincérité : « J'ai la volonté, mais non le pouvoir de faire le bien » (Romains 7,18).

Ce sentiment semble rendre tout l'Évangile nul et sans effet ; car à quoi sert la nourriture à un homme affamé s'il ne peut pas l'atteindre ? À quoi bon le fleuve d'eau de la vie si l'on ne peut pas y boire ? Nous connaissons tous l'histoire du médecin et de l'enfant de la pauvre femme. Le savant praticien dit à la mère que son petit irait bientôt mieux avec un traitement convenable, mais qu'il était absolument nécessaire que son garçon boive régulièrement du meilleur vin de Porto et qu'il passe une saison dans une ville d'eaux en Allemagne. Voilà ce qu'il disait à une veuve qui avait à peine de quoi manger du pain ! Or il semble parfois au cœur troublé que le simple Évangile : « Crois et tu vivras », n'est pas si simple, après tout ; car il demande au pauvre pécheur de faire ce qu'il ne peut pas faire. À celui qui est vraiment réveillé, mais à moitié instruit, il semble qu'il manque un maillon : là-bas se trouve le salut de Jésus, mais comment l'atteindre ? L'âme est sans force, et ne sait que faire. Elle est en vue de la ville de refuge, et ne peut pas en franchir la porte.

Ce manque de force a-t-il été prévu dans le plan du salut ? Oui. L'œuvre du Seigneur est parfaite. Elle commence là où nous sommes, et ne nous demande rien pour être menée à son terme. Quand le bon Samaritain vit le voyageur étendu, blessé et à moitié mort, il ne lui ordonna pas de se

lever, de venir à lui, de monter sur l'âne et de partir jusqu'à l'hôtellerie. Non, « il vint là où il était » (Luc 10,33), il le soigna, il le mit sur sa propre monture et le porta jusqu'à l'hôtellerie. C'est ainsi que le Seigneur Jésus agit avec nous dans notre état misérable et abaissé.

Nous avons vu que Dieu justifie, qu'il justifie l'impie, et qu'il le justifie par la foi au sang précieux de Jésus ; il nous faut voir maintenant dans quel état se trouvent ces impies quand Jésus accomplit leur salut. Beaucoup de personnes réveillées ne sont pas seulement troublées par leur péché, mais aussi par leur faiblesse morale. Elles n'ont pas de force pour sortir du bourbier où elles sont tombées, ni pour s'en tenir à l'écart dans les jours qui suivront. Elles ne se lamentent pas seulement sur ce qu'elles ont fait, mais aussi sur ce qu'elles ne peuvent pas faire. Elles se sentent impuissantes, désemparées, et sans vie spirituelle. Cela peut paraître étrange de dire qu'elles se sentent mortes, et pourtant c'est bien le cas. À leurs propres yeux, elles sont incapables de tout bien. Elles ne peuvent pas suivre le chemin du ciel, car leurs os sont brisés. « Ils n'ont pas su se défendre, tous ces vaillants hommes » (Psaumes 76,6) ; en fait, ils sont « sans force ». Heureusement, il est écrit, pour montrer combien grand est l'amour de Dieu envers nous :

« Car, lorsque nous étions encore sans force, Christ, au temps marqué, est mort pour des impies » (Romains 5,6).

Nous voyons ici une impuissance reconnue qui est secourue, secourue par l'intervention du Seigneur Jésus. Notre impuissance est extrême. Il n'est pas écrit : « Lorsque nous étions relativement faibles, Christ est mort pour nous » ; ni : « Lorsque nous n'avions qu'un peu de force » ; mais la description est absolue et sans réserve : « Lorsque nous étions encore sans force. » Nous n'avions absolument aucune force qui pût contribuer à notre salut ; les paroles de notre Seigneur étaient tout à fait vraies : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » (Jean 15,5). Je peux aller plus loin que le texte, et vous rappeler le grand amour dont le Seigneur

nous a aimés, « nous qui étions morts par nos offenses » (Éphésiens 2,4-5). Être mort, c'est encore plus qu'être sans force.

La seule chose sur laquelle le pauvre pécheur sans force doit fixer son esprit, et qu'il doit tenir fermement comme son unique sujet d'espérance, c'est cette assurance divine : « Christ, au temps marqué, est mort pour des impies. » Croyez cela, et toute incapacité disparaîtra. La fable raconte que Midas changeait en or tout ce qu'il touchait ; il est vrai que la foi change en bien tout ce qu'elle touche. Nos besoins mêmes et nos faiblesses deviennent des bénédictions quand la foi s'en occupe.

Arrêtons-nous sur quelques formes de ce manque de force. Pour commencer, un homme dira : « Monsieur, je n'ai pas l'impression d'avoir la force de rassembler mes pensées et de les garder fixées sur ces sujets graves qui concernent mon salut : une courte prière est presque trop pour moi. C'est en partie, peut-être, à cause d'une faiblesse naturelle, en partie parce que je me suis abîmé par une vie de désordre, et en partie aussi parce que je me tourmente de soucis du monde ; si bien que je ne suis pas capable de ces hautes pensées qui sont nécessaires avant qu'une âme puisse être sauvée. » C'est là une forme très courante de faiblesse pécheresse. Écoutez-moi ! Vous êtes sans force sur ce point, et beaucoup vous ressemblent. Ils ne pourraient pas suivre une suite de pensées bien enchaînées, même s'il y allait de leur vie. Beaucoup de pauvres hommes et de pauvres femmes sont sans instruction et sans formation, et une réflexion profonde serait pour eux un travail très pénible. D'autres sont de nature si légère et si frivole qu'ils ne pourraient pas plus suivre un long raisonnement et une longue argumentation qu'ils ne pourraient voler. Ils n'arriveraient jamais à connaître un mystère profond, même s'ils y consacraient toute leur vie. Vous n'avez donc pas besoin de désespérer : ce qui est nécessaire au salut, ce n'est pas une réflexion soutenue, mais une simple confiance en Jésus. Tenez-vous à ce seul fait : « Christ, au temps marqué, est mort pour des impies. » Cette vérité ne vous demandera ni recherche approfondie, ni raisonnement profond, ni

argument convaincant. Elle est là : « Christ, au temps marqué, est mort pour des impies. » Fixez votre esprit sur elle, et reposez-vous là.

Laissez ce seul fait, grand, plein de grâce, glorieux, demeurer dans votre esprit jusqu'à ce qu'il parfume toutes vos pensées et vous fasse vous réjouir, même si vous êtes sans force, puisque le Seigneur Jésus est devenu votre force et le sujet de vos louanges ; oui, il est devenu votre salut. Selon les Écritures, c'est un fait révélé : au temps marqué, Christ est mort pour des impies, lorsqu'ils étaient encore sans force. Vous avez entendu ces paroles des centaines de fois, peut-être, et pourtant vous n'en avez jamais saisi le sens jusqu'ici. Elles ont une saveur qui réconforte, n'est-ce pas ? Jésus n'est pas mort pour notre justice, mais il est mort pour nos péchés. Il n'est pas venu nous sauver parce que nous valions la peine d'être sauvés, mais parce que nous étions absolument sans valeur, ruinés et perdus. Il n'est pas venu sur la terre pour une raison qui se trouvait en nous, mais uniquement et seulement pour des raisons qu'il est allé chercher dans les profondeurs de son propre amour divin. Au temps marqué, il est mort pour ceux qu'il décrit, non comme pieux, mais comme *impies*, leur appliquant l'adjectif le plus désespérant qu'il pouvait choisir. Si vous n'avez que peu d'intelligence, attachez-la pourtant à cette vérité, qui est à la portée des plus petits esprits et qui peut réconforter le cœur le plus lourd. Laissez ce texte sous votre langue comme un morceau délicieux, jusqu'à ce qu'il fonde dans votre cœur et donne sa saveur à toutes vos pensées ; et alors peu importera que ces pensées soient éparpillées comme les feuilles d'automne. Des gens qui n'ont jamais brillé dans les sciences, ni montré la moindre originalité d'esprit, ont pourtant été tout à fait capables d'accepter la doctrine de la croix, et ont été sauvés par elle. Pourquoi pas vous ?

J'entends un autre homme s'écrier : « Oh, monsieur, mon manque de force se trouve surtout en ceci, que je ne peux pas me repentir assez. » Quelle curieuse idée les gens se font de la repentance ! Beaucoup s'imaginent qu'il faut verser tant de larmes, pousser tant de gémissements et endurer tant de désespoir. D'où vient cette idée

déraisonnable ? L'incrédulité et le désespoir sont des péchés ; je ne vois donc pas comment ils pourraient faire partie d'une repentance agréable à Dieu ; pourtant beaucoup les considèrent comme des parties nécessaires d'une véritable expérience chrétienne. Ils sont dans une grande erreur. Cependant, je sais ce qu'ils veulent dire, car aux jours de mes ténèbres je sentais les choses de la même façon. Je désirais me repentir, mais je pensais que je n'y arrivais pas, et pourtant, pendant tout ce temps, je me repentais. Si étrange que cela paraisse, je sentais que je ne pouvais rien sentir. J'allais me mettre dans un coin et je pleurais parce que je ne pouvais pas pleurer ; et je tombais dans une amère tristesse parce que je ne pouvais pas être attristé de mon péché. Quel méli-mélo, quand, dans notre état d'incrédulité, nous nous mettons à juger notre propre condition ! C'est comme un aveugle qui regarderait ses propres yeux. Mon cœur fondait au-dedans de moi de crainte, parce que je pensais que mon cœur était dur comme le diamant. Mon cœur se brisait à la pensée qu'il ne voulait pas se briser. Maintenant je vois que je montrais justement ce que je croyais ne pas posséder ; mais alors je ne savais pas où j'en étais.

Oh ! si je pouvais aider d'autres à entrer dans la lumière dont je jouis maintenant ! Je voudrais tant dire une parole qui puisse abréger le temps de leur égarement. Je voudrais dire quelques mots simples, et prier « le Consolateur » de les appliquer au cœur.

Souvenez-vous que l'homme qui se repent vraiment n'est jamais satisfait de sa propre repentance. Nous ne pouvons pas plus nous repentir parfaitement que vivre parfaitement. Si pures que soient nos larmes, il y aura toujours en elles quelque saleté : il y aura quelque chose dont il faudra se repentir, même dans notre meilleure repentance. Mais écoutez ! Se repentir, c'est changer d'avis sur le péché, sur Christ et sur toutes les grandes choses de Dieu. Cela implique de la tristesse ; mais l'essentiel, c'est que le cœur se détourne du péché pour se tourner vers Christ. S'il y a ce retournement, vous avez l'essence de la vraie repentance, même si

aucune frayeur et aucun désespoir n'ont jamais jeté leur ombre sur votre esprit.

Si vous ne pouvez pas vous repentir comme vous le voudriez, cela vous aidera beaucoup à le faire si vous croyez fermement que « Christ, au temps marqué, est mort pour des impies ». Pensez-y encore et encore. Comment pouvez-vous rester un cœur dur quand vous savez que, par un amour suprême, « Christ est mort pour des impies » ? Laissez-moi vous persuader de raisonner ainsi avec vous-même : « Tout impie que je suis, même si ce cœur d'acier ne veut pas s'attendrir, même si je me frappe la poitrine en vain, il est pourtant mort pour des gens comme moi, puisqu'il est mort pour des impies. Oh ! que je puisse croire cela, et en sentir la puissance sur mon cœur de pierre ! »

Effacez de votre âme toute autre réflexion, asseyez-vous des heures entières, et méditez profondément sur cette seule manifestation éclatante d'un amour non mérité, inattendu, sans exemple : « Christ est mort pour des impies. » Lisez attentivement le récit de la mort du Seigneur, tel que vous le trouvez dans les quatre évangélistes. Si quelque chose peut faire fondre votre cœur obstiné, ce sera la vue des souffrances de Jésus, et la pensée qu'il a souffert tout cela pour ses ennemis.

« Ô Jésus ! qu'elles sont douces, les larmes que je verse, tandis que je m'agenouille à tes pieds, que je contemple ta tête blessée et défaillante, et que je ressens toutes tes douleurs.

« Mon cœur fond de te voir saigner, ce cœur autrefois si dur ; je t'entends plaider pour les coupables, et mon chagrin déborde d'autant plus.

« C'est pour les pécheurs que tu es mort, et moi, je suis un pécheur : convaincu par ton regard mourant, abattu par ta main percée. »

Assurément, la croix est cette verge qui fait des merveilles et qui peut faire jaillir l'eau du rocher. Si vous comprenez toute la portée du sacrifice divin de Jésus, vous ne pouvez que vous repentir d'avoir jamais résisté à quelqu'un de si plein d'amour. Il est écrit : « Ils tourneront les regards

vers moi, celui qu'ils ont percé. Ils pleureront sur lui comme on pleure sur un fils unique, ils pleureront amèrement sur lui comme on pleure sur un premier-né » (Zacharie 12,10). La repentance ne vous fera pas voir Christ ; mais voir Christ vous donnera la repentance. Vous ne devez pas faire de votre repentance un Christ, mais vous devez attendre de Christ la repentance. Le Saint-Esprit, en nous tournant vers Christ, nous détourne du péché. Détournez donc vos regards de l'effet pour les porter sur la cause, de votre propre repentance vers le Seigneur Jésus, qui a été élevé dans les hauteurs pour donner la repentance (Actes 5,31).

J'en ai entendu un autre dire : « Je suis tourmenté par des pensées horribles. Partout où je vais, des blasphèmes se glissent en moi. Souvent, à mon travail, une suggestion affreuse s'impose à moi, et même dans mon lit je suis réveillé en sursaut par les chuchotements du malin. Je ne peux pas échapper à cette horrible tentation. » Mon ami, je sais ce que vous voulez dire, car j'ai moi-même été traqué par ce loup. Un homme pourrait aussi bien espérer combattre un essaim de mouches avec une épée que se rendre maître de ses propres pensées quand le diable les excite. Une pauvre âme tentée, assaillie par les suggestions de Satan, ressemble à un voyageur dont j'ai lu l'histoire : un essaim d'abeilles furieuses s'abattit autour de sa tête, de ses oreilles et sur tout son corps. Il ne pouvait ni les écarter ni leur échapper. Elles le piquaient partout et menaçaient de le tuer. Je ne m'étonne pas que vous vous sentiez sans force pour arrêter ces pensées hideuses et abominables que Satan déverse dans votre âme ; mais je voudrais pourtant vous rappeler l'Écriture qui est devant nous : « Lorsque nous étions encore sans force, Christ, au temps marqué, est mort pour des impies. » Jésus savait où nous en étions et où nous en serions ; il voyait que nous ne pourrions pas vaincre « le prince de la puissance de l'air » (Éphésiens 2,2) ; il savait que nous serions très tourmentés par lui ; mais même alors, quand il nous voyait dans cet état, Christ est mort pour des impies. Jetez là l'ancre de votre foi. Le diable lui-même ne peut pas vous dire que vous n'êtes pas impie ; croyez donc que Jésus est mort même pour des gens comme vous.

Rappelez-vous la manière dont Martin Luther coupait la tête du diable avec sa propre épée. « Oh, disait le diable à Martin Luther, tu es un pécheur. » « Oui, répondait-il, Christ est mort pour sauver les pécheurs. » C'est ainsi qu'il le frappait avec sa propre épée. Cachez-vous dans ce refuge, et restez-y : « Christ, au temps marqué, est mort pour des impies. » Si vous tenez ferme à cette vérité, vos pensées blasphématoires, que vous n'avez pas la force de chasser, s'en iront d'elles-mêmes ; car Satan verra qu'il ne gagne rien à vous tourmenter avec elles.

Ces pensées, si vous les détestez, ne sont pas du tout les vôtres : ce sont des injections du diable, dont il est responsable, et non pas vous. Si vous luttez contre elles, elles ne sont pas plus à vous que les jurons et les mensonges des émeutiers dans la rue. C'est au moyen de ces pensées que le diable voudrait vous pousser au désespoir, ou du moins vous empêcher de vous confier en Jésus. La pauvre femme malade ne pouvait pas venir jusqu'à Jésus à cause de la foule, et vous êtes à peu près dans la même situation, à cause de la ruée et de la cohue de ces pensées affreuses. Pourtant, elle tendit le doigt, toucha la frange du vêtement du Seigneur, et elle fut guérie. Faites de même.

Jésus est mort pour ceux qui sont coupables de « tout péché et tout blasphème » (Matthieu 12,31) ; c'est pourquoi je suis sûr qu'il ne repoussera pas ceux qui sont, malgré eux, captifs de mauvaises pensées. Jetez-vous sur lui, avec vos pensées et tout le reste, et voyez s'il n'est pas puissant pour sauver. Il peut faire taire ces horribles chuchotements de l'ennemi, ou bien il peut vous rendre capable de les voir sous leur vrai jour, afin que vous n'en soyez pas tourmenté. À sa manière, il peut vous sauver et il le fera, et il vous donnera enfin une paix parfaite. Seulement, confiez-vous en lui pour cela et pour tout le reste.

Elle est bien déconcertante, cette forme d'incapacité qui consiste dans un prétendu manque de pouvoir pour croire. Nous connaissons bien ce cri : « Oh ! si je pouvais croire, alors tout deviendrait facile ; je le voudrais,

mais je ne le peux pas ; Seigneur, viens à mon secours, mon aide doit venir de toi. »

Beaucoup restent des années dans les ténèbres parce qu'ils n'ont pas le pouvoir, disent-ils, de faire ce qui consiste justement à renoncer à tout pouvoir et à se reposer sur le pouvoir d'un autre, le Seigneur Jésus. En vérité, c'est une chose très curieuse que toute cette question de la foi ; car on n'est guère aidé en essayant de croire. Croire ne vient pas à force d'essayer. Si quelqu'un me racontait une chose arrivée aujourd'hui, je ne lui dirais pas que je vais essayer de le croire. Si je croyais à la sincérité de l'homme qui me rapporte l'incident et qui dit l'avoir vu, j'accepterais son récit tout de suite. Si je ne le tenais pas pour un homme vrai, je ne le croirais pas, bien sûr ; mais il n'y aurait là aucun effort pour essayer. Or, quand Dieu déclare qu'il y a un salut en Jésus-Christ, je dois ou bien le croire tout de suite, ou bien le faire menteur. Assurément, vous n'hésiterez pas sur le bon chemin à prendre dans ce cas. Le témoignage de Dieu ne peut qu'être vrai, et nous sommes tenus de croire en Jésus tout de suite.

Mais peut-être avez-vous essayé de croire trop de choses. Ne visez pas de grandes choses. Contentez-vous d'avoir une foi qui puisse tenir dans sa main cette seule vérité : « Lorsque nous étions encore sans force, Christ, au temps marqué, est mort pour des impies. » Il a donné sa vie pour des hommes alors qu'ils ne croyaient pas encore en lui, et qu'ils n'étaient pas capables de croire en lui. Il est mort pour des hommes, non en tant que croyants, mais en tant que pécheurs. Il est venu faire de ces pécheurs des croyants et des saints ; mais quand il est mort pour eux, il les voyait complètement sans force. Si vous tenez ferme à cette vérité que Christ est mort pour des impies, et si vous la croyez, votre foi vous sauvera, et vous pouvez aller en paix. Si vous confiez votre âme à Jésus, qui est mort pour des impies, même si vous ne pouvez pas croire toutes choses, ni transporter des montagnes, ni faire aucune autre œuvre merveilleuse, vous êtes pourtant sauvé. Ce n'est pas une grande foi, mais une vraie foi, qui sauve ; et le salut n'est pas dans la foi, mais dans le Christ en qui la foi

se confie. Une foi comme un grain de sénevé apportera le salut. Ce qu'il faut considérer, ce n'est pas la mesure de la foi, mais sa sincérité. Assurément, un homme peut croire ce qu'il sait être vrai ; et comme vous savez que Jésus est vrai, vous pouvez, mon ami, croire en lui.

La croix, qui est l'objet de la foi, en est aussi, par la puissance du Saint-Esprit, la cause. Asseyez-vous et regardez le Sauveur mourant jusqu'à ce que la foi jaillisse d'elle-même dans votre cœur. Il n'y a pas de lieu comme le Calvaire pour faire naître la confiance. L'air de cette sainte colline rend la santé à la foi qui tremble. Plus d'un, en veillant là, a dit :

« Tandis que je te regarde, blessé, souffrant, sans souffle sur le bois maudit,

Seigneur, je sens mon cœur croire que tu as ainsi souffert pour moi. »

« Hélas ! s'écrie un autre, mon manque de force est de ce côté-ci : je ne peux pas quitter mon péché, et je sais que je ne peux pas aller au ciel en emportant mon péché avec moi. » Je suis content que vous le sachiez, car c'est tout à fait vrai. Il faut que vous divorciez d'avec votre péché, ou vous ne pourrez pas être marié à Christ. Rappelez-vous la question qui traversa comme un éclair l'esprit du jeune Bunyan, un dimanche, pendant qu'il jouait sur la pelouse du village : « Veux-tu garder tes péchés et aller en enfer, ou veux-tu quitter tes péchés et aller au ciel ? » Cela l'arrêta net. C'est une question à laquelle chaque homme devra répondre ; car on ne peut pas continuer dans le péché et aller au ciel. C'est impossible. Il faut quitter le péché ou quitter l'espérance. Répondez-vous : « Oui, je ne demande pas mieux. J'ai la volonté, mais non le pouvoir de faire le bien. Le péché me domine, et je n'ai pas de force » ? Eh bien, si vous n'avez pas de force, ce texte est toujours vrai : « Lorsque nous étions encore sans force, Christ, au temps marqué, est mort pour des impies. » Pouvez-vous encore croire cela ? Quelles que soient les autres choses qui semblent le contredire, voulez-vous le croire ? Dieu l'a dit, et c'est un fait ; tenez-vous-y donc avec l'énergie du désespoir, car votre seule espérance est là. Croyez cela et confiez-vous en Jésus, et vous

trouverez bientôt la force de tuer votre péché ; mais sans lui, « l'homme fort et bien armé » (Luc 11,21) vous gardera pour toujours comme son esclave. Pour ma part, je n'aurais jamais pu vaincre mon propre penchant au péché. J'ai essayé et j'ai échoué. Mes mauvais penchants étaient trop forts pour moi, jusqu'au jour où, croyant que Christ était mort pour moi, je me suis déchargé sur lui de mon âme coupable ; alors j'ai reçu un principe victorieux par lequel j'ai vaincu mon moi pécheur. La doctrine de la croix peut servir à tuer le péché, comme les guerriers d'autrefois se servaient de leurs énormes épées à deux mains et fauchaient leurs ennemis à chaque coup. Rien ne vaut la foi en l'Ami des pécheurs : elle vient à bout de tout mal. Si Christ est mort pour moi, impie comme je le suis, sans force comme je le suis, alors je ne peux plus vivre dans le péché ; il faut que je me réveille pour aimer et servir celui qui m'a racheté. Je ne peux pas jouer avec le mal qui a tué mon meilleur ami. Il faut que je sois saint, par amour pour lui. Comment pourrais-je vivre dans le péché, quand il est mort pour m'en sauver ?

Voyez quel secours magnifique c'est pour vous qui êtes sans force, de savoir et de croire qu'au temps marqué Christ est mort pour des impies comme vous. Avez-vous déjà saisi l'idée ? Il est, je ne sais comment, si difficile à nos esprits obscurcis, pleins de préjugés et incrédules, de voir l'essentiel de l'Évangile. Parfois, en finissant de prêcher, j'ai pensé que j'avais présenté l'Évangile si clairement que cela se voyait comme le nez au milieu du visage ; et pourtant je m'aperçois que même des auditeurs intelligents n'ont pas compris ce que voulait dire : « Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés » (Ésaïe 45,22). Les convertis disent d'habitude qu'ils ne connaissaient pas l'Évangile avant tel ou tel jour ; et pourtant ils l'avaient entendu pendant des années. L'Évangile reste inconnu, non par manque d'explication, mais faute d'une révélation personnelle. Cette révélation, le Saint-Esprit est prêt à la donner, et il la donnera à ceux qui la lui demandent. Pourtant, une fois donnée, toute la vérité révélée tient tout entière dans ces mots : « Christ est mort pour des impies. »

J'en entends un autre se lamenter ainsi : « Oh, monsieur, ma faiblesse est en ceci : je n'arrive pas à garder longtemps la même disposition. J'entends la Parole le dimanche, et je suis touché ; mais dans la semaine je rencontre un mauvais camarade, et tous mes bons sentiments s'envolent. Mes compagnons de travail ne croient à rien, ils disent des choses si terribles, et je ne sais pas leur répondre ; alors je me retrouve par terre. » Je connais très bien ce Facile, toujours prêt à plier (celui du *Voyage du pèlerin*), et je tremble pour lui ; mais en même temps, s'il est vraiment sincère, sa faiblesse peut trouver son remède dans la grâce divine. Le Saint-Esprit peut chasser le mauvais esprit de la crainte des hommes. Il peut rendre le lâche courageux. Souvenez-vous, mon pauvre ami hésitant, que vous ne devez pas rester dans cet état. Il ne faut surtout pas être mesquin et misérable envers vous-même. Tenez-vous debout, regardez-vous, et voyez si vous avez jamais été fait pour être comme un crapaud sous la herse, qui a peur pour sa vie de bouger aussi bien que de rester immobile. Ayez donc des idées à vous. Ce n'est pas seulement une affaire spirituelle, c'est une affaire de simple caractère d'homme. Je ferais bien des choses pour faire plaisir à mes amis ; mais aller en enfer pour leur faire plaisir, c'est plus que je n'oserais. Il peut être très bien de faire ceci ou cela par bonne camaraderie ; mais il ne faut surtout pas perdre l'amitié de Dieu pour rester en bons termes avec les hommes. « Je le sais bien, dit l'homme, mais pourtant, même si je le sais, je n'arrive pas à prendre courage. Je ne peux pas afficher mes couleurs. Je ne peux pas tenir ferme. » Eh bien, à vous aussi j'apporte le même texte : « Lorsque nous étions encore sans force, Christ, au temps marqué, est mort pour des impies. » Si Pierre était ici, il dirait : « Le Seigneur Jésus est mort pour moi alors même que j'étais une si pauvre et si faible créature que la servante qui entretenait le feu m'a poussé à mentir et à jurer que je ne connaissais pas le Seigneur. » Oui, Jésus est mort pour ceux qui l'abandonnèrent et prirent la fuite. Saisissez fermement cette vérité : « Christ est mort pour des impies lorsqu'ils étaient encore sans force. » Voilà le chemin pour sortir de votre lâcheté. Laissez ceci s'imprimer dans

votre âme : « Christ est mort pour moi », et vous serez bientôt prêt à mourir pour lui. Croyez qu'il a souffert à votre place, en votre lieu et pour vous, et qu'il a offert pour vous une expiation pleine, véritable et suffisante. Si vous croyez ce fait, vous serez obligé de sentir : « Je ne peux pas avoir honte de celui qui est mort pour moi. » Une pleine conviction que cela est vrai vous armera d'un courage intrépide. Regardez les saints au temps des martyrs. Aux premiers jours du christianisme, quand cette grande pensée de l'immense amour de Christ étincelait dans l'Église de toute sa fraîcheur, les hommes n'étaient pas seulement prêts à mourir : ils aspiraient à souffrir, et ils se présentaient même par centaines devant les tribunaux des gouverneurs, en confessant le Christ. Je ne dis pas qu'ils étaient sages de rechercher une mort cruelle ; mais cela prouve ce que j'avance : le sentiment de l'amour de Jésus élève l'esprit au-dessus de toute crainte de ce que les hommes peuvent nous faire. Pourquoi ne produirait-il pas le même effet en vous ? Oh ! puisse-t-il vous inspirer maintenant la courageuse résolution de vous ranger ouvertement du côté du Seigneur, et d'être son disciple jusqu'à la fin !

Que le Saint-Esprit nous aide à aller jusque-là par la foi au Seigneur Jésus, et tout ira bien !

Chapitre 12

La foi qui grandit

Comment pouvons-nous obtenir une foi plus grande ? Voilà une question bien sérieuse pour beaucoup. Ils disent qu'ils veulent croire, mais qu'ils n'y arrivent pas. On dit beaucoup de bêtises à ce sujet. Soyons tout à fait pratiques en l'abordant. On a besoin de bon sens en religion autant qu'ailleurs. « Que dois-je faire pour croire ? » Quelqu'un à qui l'on demandait la meilleure façon de faire une certaine chose toute simple répondit que la meilleure façon de la faire, c'était de la faire tout de suite. Nous perdons notre temps à discuter des méthodes quand l'action est simple. Le plus court chemin pour croire, c'est de croire. Si le Saint-Esprit vous a rendu sincère, vous croirez dès que la vérité vous sera présentée. Vous la croirez parce qu'elle est vraie. L'ordre de l'Évangile est clair : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé » (Actes 16,31). Il est vain de s'y dérober par des questions et des chicanes. L'ordre est clair ; qu'on y obéisse. Mais si malgré tout vous avez une difficulté, portez-la devant Dieu dans la prière. Dites au grand Père exactement ce qui vous embarrasse, et suppliez-le de résoudre la question par son Saint-Esprit. Si je n'arrive pas à croire une affirmation dans un livre, je suis content de demander à l'auteur ce qu'il veut dire ; et si c'est un homme loyal, son explication me satisfera : à bien plus forte raison l'explication divine des passages difficiles de l'Écriture satisfera-t-elle le cœur de celui qui cherche vraiment. Le Seigneur veut bien se faire connaître ; allez à lui, et voyez si ce n'est pas vrai. Retirez-vous tout de suite dans votre chambre, et criez : « Ô Saint-Esprit, conduis-moi dans la vérité. Ce que je ne sais pas, enseigne-le-moi. »

De plus, si la foi vous semble difficile, il se peut que Dieu le Saint-Esprit vous rende capable de croire si vous entendez très souvent, et avec sérieux, ce qu'il vous est ordonné de croire. Nous croyons bien des choses

parce que nous les avons entendues si souvent. Ne voyez-vous pas qu'il en est ainsi dans la vie de tous les jours : si vous entendez une chose cinquante fois par jour, vous finissez par la croire ? Certains en sont venus à croire de cette manière des affirmations très invraisemblables ; aussi je ne m'étonne pas que le bon Esprit bénisse souvent ce moyen qui consiste à entendre souvent la vérité, et qu'il s'en serve pour faire naître la foi en ce qu'il faut croire. Il est écrit : « La foi vient de ce qu'on entend » (Romains 10,17) ; écoutez donc souvent. Si j'écoute avec sérieux et attention l'Évangile, un de ces jours je me trouverai en train de croire ce que j'entends, grâce à l'action bénie de l'Esprit de Dieu sur mon esprit. Seulement, veillez bien à écouter l'Évangile, et ne vous troublez pas l'esprit en écoutant ou en lisant ce qui est fait pour vous ébranler. Si cela vous semble pourtant un pauvre conseil, j'ajouterai ensuite : considérez le témoignage des autres.

Les Samaritains crurent à cause de ce que la femme leur avait dit de Jésus (Jean 4,39). Beaucoup de nos convictions viennent du témoignage des autres. Je crois qu'il existe un pays qui s'appelle le Japon : je ne l'ai jamais vu, et pourtant je crois que ce pays existe parce que d'autres y sont allés. Je crois que je mourrai : je ne suis jamais mort, mais un grand nombre de gens que j'ai connus sont morts, et j'ai donc la conviction que je mourrai aussi ; le témoignage de beaucoup me convainc de ce fait. Écoutez donc ceux qui vous racontent comment ils ont été sauvés, comment ils ont été pardonnés, comment leur caractère a été changé. Si vous vous renseignez, vous trouverez que quelqu'un de tout à fait semblable à vous a été sauvé. Si vous avez été un voleur, vous trouverez qu'un voleur s'est réjoui de laver son péché dans la fontaine du sang de Christ. Si, pour votre malheur, vous avez vécu dans l'impureté, vous trouverez que des hommes et des femmes qui sont tombés de cette façon ont été purifiés et changés. Si vous êtes dans le désespoir, vous n'avez qu'à aller parmi le peuple de Dieu et à vous informer un peu : vous découvrirez que certains des saints ont été tout aussi désespérés que vous, et ils seront heureux de vous raconter comment le Seigneur les a

délivrés. À mesure que vous écouterez, l'un après l'autre, ceux qui ont mis la parole de Dieu à l'épreuve et l'ont trouvée vraie, l'Esprit divin vous conduira à croire. N'avez-vous pas entendu parler de cet Africain à qui le missionnaire avait dit que l'eau devenait parfois si dure qu'un homme pouvait marcher dessus ? Il déclara qu'il croyait bien des choses que le missionnaire lui avait dites, mais que celle-là, il ne la croirait jamais. Quand il vint en Angleterre, il arriva qu'un jour de gel il vit la rivière gelée ; mais il ne voulut pas s'aventurer dessus. Il savait que c'était une rivière profonde, et il était certain de se noyer s'il s'y risquait. On ne put le décider à marcher sur l'eau gelée avant que son ami et beaucoup d'autres n'y soient allés : alors il fut persuadé, et il se risqua là où d'autres s'étaient aventurés sans danger. De même, peut-être, en voyant d'autres croire en l'Agneau de Dieu, et en remarquant leur joie et leur paix, serez-vous vous-même doucement amené à croire. L'expérience des autres est l'un des moyens dont Dieu se sert pour nous aider à croire. Quoi qu'il en soit, il vous faut ou croire en Jésus, ou mourir ; il n'y a pas d'espérance pour vous en dehors de lui.

Un moyen encore meilleur, le voici : remarquez sur quelle autorité il vous est ordonné de croire, et cela vous aidera beaucoup à croire. Cette autorité n'est pas la mienne, sinon vous pourriez bien la rejeter. Ce n'est pas même celle du pape, sinon vous pourriez la mettre en doute. Non, il vous est ordonné de croire sur l'autorité de Dieu lui-même. Il vous demande de croire en Jésus-Christ, et vous ne devez pas refuser d'obéir à votre Créateur. Le contremaître d'une usine du Nord avait souvent entendu l'Évangile, mais il était tourmenté par la crainte de ne pas avoir le droit de venir à Christ. Un jour, son bon patron fit passer une carte dans l'usine : « Venez chez moi aussitôt après le travail. » Le contremaître se présenta à la porte de son patron ; le patron sortit et lui dit assez rudement : « Que voulez-vous, John, à venir me déranger à cette heure ? Le travail est fini, de quel droit êtes-vous ici ? » « Monsieur, dit-il, j'ai reçu de vous une carte disant que je devais venir après le travail. » « Voulez-vous dire que, simplement parce que vous avez reçu une carte

de moi, vous devez monter jusque chez moi et me faire sortir après les heures de travail ? » « Eh bien, monsieur, répondit le contremaître, je ne vous comprends pas ; mais il me semble que, puisque vous m'avez fait appeler, j'avais le droit de venir. » « Entrez, John, dit son patron, j'ai un autre message que je veux vous lire. » Et il s'assit et lut ces paroles : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos » (Matthieu 11,28). « Pensez-vous, après un tel message de Christ, que vous puissiez avoir tort de venir à lui ? » Le pauvre homme comprit tout d'un coup, et il crut au Seigneur Jésus pour la vie éternelle, parce qu'il voyait qu'il avait une bonne garantie et une bonne autorité pour croire. Vous aussi, pauvre âme ! Vous avez une bonne autorité pour venir à Christ, car le Seigneur lui-même vous demande de vous confier en lui.

Si cela ne fait pas naître la foi en vous, réfléchissez à ce que vous avez à croire : que le Seigneur Jésus-Christ a souffert à la place des pécheurs, en leur lieu et place, et qu'il peut sauver tous ceux qui se confient en lui. Voyons, c'est le fait le plus béni qu'on ait jamais demandé aux hommes de croire ; la vérité la plus adaptée, la plus consolante, la plus divine qui ait jamais été présentée à l'esprit d'un mortel. Je vous conseille d'y penser beaucoup, et d'y chercher la grâce et l'amour qu'elle renferme. Étudiez les quatre évangélistes, étudiez les épîtres de Paul, et voyez ensuite si le message n'est pas si digne de foi que vous êtes obligé de le croire.

Si cela ne suffit pas, alors pensez à la personne de Jésus-Christ : pensez à qui il est, à ce qu'il a fait, à l'endroit où il est, et à ce qu'il est. Comment pouvez-vous douter de lui ? C'est une cruauté de se méfier de Jésus, toujours véridique. Il n'a rien fait qui mérite la méfiance ; au contraire, il devrait être facile de s'appuyer sur lui.

Pourquoi le crucifier de nouveau par l'incrédulité ? N'est-ce pas le couronner encore d'épines, et cracher encore sur lui ? Quoi ! On ne pourrait pas se fier à lui ? Quelle insulte pire que celle-là les soldats lui ont-ils faite ? Ils en ont fait un martyr ; mais vous, vous en faites un menteur : c'est bien pire. Ne demandez pas : « Comment puis-je croire ?

» Mais répondez à une autre question : « Comment pouvez-vous ne pas croire ? »

Si rien de tout cela ne sert, alors il y a quelque chose qui ne va pas du tout en vous, et mon dernier mot est : soumettez-vous à Dieu ! C'est le préjugé ou l'orgueil qui se trouve au fond de cette incrédulité. Que l'Esprit de Dieu ôte votre inimitié et vous fasse céder. Vous êtes un rebelle, un rebelle orgueilleux, et c'est pour cela que vous ne croyez pas votre Dieu. Renoncez à votre révolte ; jetez vos armes ; rendez-vous sans conditions ; capitulez devant votre Roi. Je crois que jamais une âme n'a levé les mains, désespérant d'elle-même, en criant : « Seigneur, je me rends », sans que la foi lui devienne bientôt facile. C'est parce que vous êtes encore en querelle avec Dieu, et que vous êtes décidé à faire votre propre volonté et à suivre votre propre chemin, que vous ne pouvez pas croire. « Comment pouvez-vous croire, disait Christ, vous qui tirez votre gloire les uns des autres ? » (Jean 5,44). C'est le moi orgueilleux qui crée l'incrédulité. Soumettez-vous, ô homme ! Rendez-vous à votre Dieu, et alors vous croirez avec douceur en votre Sauveur. Que le Saint-Esprit agisse maintenant en vous, en secret mais avec efficacité, et vous amène en cet instant même à croire au Seigneur Jésus ! Amen.

Chapitre 13

La régénération et le Saint-Esprit

« Il faut que vous naissiez de nouveau » (Jean 3,7). Cette parole de notre Seigneur Jésus a semblé flamboyer sur le chemin de beaucoup, comme l'épée nue du chérubin à la porte du paradis. Ils ont désespéré, parce que ce changement est au-delà de leurs plus grands efforts. La nouvelle naissance vient d'en haut, et elle n'est donc pas au pouvoir de la créature. Or, loin de moi l'idée de nier, ou même de cacher, une vérité pour créer une fausse consolation. Je reconnais volontiers que la nouvelle naissance est surnaturelle, et qu'elle ne peut pas être opérée par le pécheur lui-même. Ce serait une piètre aide pour mon lecteur si j'étais assez méchant pour essayer de l'encourager en le persuadant de rejeter ou d'oublier ce qui est incontestablement vrai.

Mais n'est-il pas remarquable que le chapitre même où notre Seigneur fait cette déclaration si absolue contienne aussi l'affirmation la plus explicite sur le salut par la foi ? Lisez le troisième chapitre de l'Évangile de Jean jusqu'au bout, et ne vous arrêtez pas seulement à ses premières phrases. Il est vrai que le troisième verset dit ceci :

« Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu » (Jean 3,3).

Mais ensuite, les versets quatorze et quinze nous parlent de cette manière :

« Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle » (Jean 3,14-15).

Le dix-huitième verset répète la même doctrine délicieuse dans les termes les plus larges :

« Celui qui croit en lui n'est point jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu » (Jean 3,18).

Il est clair pour tout lecteur que ces deux affirmations doivent s'accorder, puisqu'elles sont sorties des mêmes lèvres et qu'elles sont rapportées sur la même page inspirée. Pourquoi créerions-nous une difficulté là où il ne peut pas y en avoir ? Si une affirmation nous assure qu'une chose que Dieu seul peut donner est nécessaire au salut, et si une autre nous assure que le Seigneur nous sauvera si nous croyons en Jésus, alors nous pouvons conclure sans crainte que le Seigneur donnera à ceux qui croient tout ce qui est déclaré nécessaire au salut. De fait, le Seigneur produit la nouvelle naissance chez tous ceux qui croient en Jésus ; et le fait qu'ils croient est la preuve la plus sûre qu'ils sont nés de nouveau.

Nous nous confions en Jésus pour ce que nous ne pouvons pas faire nous-mêmes : si c'était en notre pouvoir, à quoi bon regarder à lui ? À nous de croire, au Seigneur de nous créer de nouveau. Il ne croira pas à notre place, et nous n'avons pas non plus à faire à sa place l'œuvre de la régénération. Il nous suffit d'obéir à l'ordre plein de grâce ; c'est au Seigneur d'opérer en nous la nouvelle naissance. Celui qui a pu aller jusqu'à mourir pour nous sur la croix peut nous donner, et nous donnera, tout ce qui est nécessaire à notre salut éternel.

« Mais un changement de cœur qui sauve est l'œuvre du Saint-Esprit. » Cela aussi est tout à fait vrai, et loin de nous l'idée de le mettre en doute ou de l'oublier. Mais l'œuvre du Saint-Esprit est secrète et mystérieuse, et on ne peut la percevoir que par ses résultats. Il y a dans notre naissance naturelle des mystères qu'il serait d'une curiosité malsaine de vouloir scruter : c'est encore bien plus vrai des opérations sacrées de l'Esprit de Dieu. « Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit » (Jean 3,8). Mais voici du moins ce que nous savons : l'œuvre

mystérieuse du Saint-Esprit ne peut pas être une raison de refuser de croire en Jésus, à qui ce même Esprit rend témoignage.

Si l'on demandait à un homme d'ensemencer un champ, il ne pourrait pas excuser sa négligence en disant qu'il serait inutile de semer si Dieu ne faisait pas pousser la semence. Il n'aurait pas raison de négliger le labour sous prétexte que seule l'énergie secrète de Dieu peut produire une moisson. Personne n'est empêché de vaquer aux occupations ordinaires de la vie par le fait que « si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain » (Psaume 127,1). Il est certain qu'aucun homme qui croit en Jésus ne verra jamais le Saint-Esprit refuser d'agir en lui : en fait, le fait qu'il croie est la preuve que l'Esprit est déjà à l'œuvre dans son cœur.

Dieu agit dans la providence, mais les hommes ne restent pas pour autant les bras croisés. Ils ne pourraient pas faire un mouvement sans que la puissance divine leur donne la vie et la force, et pourtant ils poursuivent leur chemin sans se poser de questions ; cette puissance leur est accordée jour après jour par celui « qui a dans sa main leur souffle et toutes leurs voies » (Daniel 5,23). Il en est de même dans la grâce. Nous nous repentons et nous croyons, bien que nous ne puissions faire ni l'un ni l'autre si le Seigneur ne nous en rendait pas capables. Nous abandonnons le péché et nous nous confions en Jésus, et alors nous nous apercevons que c'est le Seigneur qui a produit en nous « le vouloir et le faire, selon son bon plaisir » (Philippiens 2,13). Il est vain de prétendre qu'il y ait là une vraie difficulté.

Certaines vérités difficiles à expliquer avec des mots sont assez simples dans l'expérience réelle. Il n'y a aucune contradiction entre ces deux vérités : le pécheur croit, et sa foi est produite en lui par le Saint-Esprit. Seule la folie peut amener les hommes à se casser la tête sur des choses toutes simples pendant que leur âme est en danger. Personne ne refuserait de monter dans un canot de sauvetage parce qu'il ne connaîtrait pas la densité des corps ; et un homme mourant de faim ne

refuserait pas non plus de manger avant d'avoir compris tout le processus de la nutrition. Si vous, mon lecteur, ne voulez pas croire avant de pouvoir comprendre tous les mystères, vous ne serez jamais sauvé ; et si vous laissez des difficultés de votre invention vous empêcher d'accepter le pardon par votre Seigneur et Sauveur, vous périrez sous une condamnation largement méritée. Ne commettez pas de suicide spirituel par passion pour la discussion de subtilités métaphysiques.

Chapitre 14

« Mon rédempteur est vivant »

Sans cesse j'ai parlé au lecteur de Christ crucifié, qui est la grande espérance des coupables ; mais il est sage de nous souvenir que notre Seigneur est ressuscité des morts et qu'il vit éternellement.

On ne vous demande pas de vous confier en un Jésus mort, mais en celui qui, bien qu'il soit mort pour nos péchés, est ressuscité pour notre justification (Romains 4,25). Vous pouvez aller à Jésus tout de suite, comme à un ami vivant et présent. Il n'est pas un simple souvenir, mais une personne qui existe sans interruption, qui entendra vos prières et y répondra. Il vit tout exprès pour poursuivre l'œuvre pour laquelle il a autrefois donné sa vie. Il intercède pour les pécheurs à la droite du Père, et c'est pour cela qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui (Hébreux 7,25). Venez faire l'essai de ce Sauveur vivant, si vous ne l'avez encore jamais fait.

Ce Jésus vivant a aussi été élevé à un sommet de gloire et de puissance. Il ne souffre plus maintenant comme « un homme humble devant ses ennemis », et il ne travaille plus comme « le fils du charpentier » (Matthieu 13,55) ; mais il est élevé bien au-dessus des dominations et des autorités et de tout nom qui se peut nommer (Éphésiens 1,21). Le Père lui a donné tout pouvoir dans le ciel et sur la terre (Matthieu 28,18), et il exerce ce haut pouvoir pour mener à bien son œuvre de grâce.

Écoutez ce que Pierre et les autres apôtres ont attesté à son sujet devant le souverain sacrificateur et le sanhédrin :

« Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez tué, en le pendant au bois. Dieu l'a élevé par sa droite comme Prince et Sauveur, pour donner à Israël la repentance et le pardon des péchés » (Actes 5,30-31).

La gloire qui entoure le Seigneur monté au ciel devrait faire naître l'espérance dans le cœur de tout croyant. Jésus n'est pas un personnage de peu d'importance : il est « un Sauveur, et un grand Sauveur » (Ésaïe 19,20). Il est le Rédempteur des hommes, couronné et assis sur le trône. Le droit souverain de vie et de mort est entre ses mains ; le Père a placé tous les hommes sous le gouvernement du Fils, notre médiateur, de sorte qu'il peut donner la vie à qui il veut (Jean 5,21). Il ouvre, et personne ne fermera (Apocalypse 3,7). À sa parole, l'âme qui est liée par les cordes du péché et de la condamnation peut être déliée en un instant. Il tend le sceptre d'argent, et quiconque le touche vit.

Il est heureux pour nous que, de même que le péché vit, que la chair vit et que le diable vit, Jésus aussi soit vivant ; et il est heureux aussi que, quelle que soit la force que ces puissances aient pour nous perdre, Jésus ait une puissance plus grande encore pour nous sauver.

Toute son élévation et toute sa puissance sont pour nous. Il a été élevé « comme Prince et Sauveur », et élevé « pour donner ». Il a été élevé comme Prince et Sauveur, afin de donner tout ce qui est nécessaire pour accomplir le salut de tous ceux qui se placent sous son autorité. Jésus n'a rien dont il ne veuille se servir pour le salut d'un pécheur, et il n'est rien qu'il ne veuille faire paraître dans l'abondance de sa grâce. Il lie sa royauté à sa qualité de Sauveur, comme s'il ne voulait pas l'une sans l'autre ; et il présente son élévation comme destinée à apporter des bénédictions aux hommes, comme si c'était là la fleur et la couronne de sa gloire. Pourrait-il y avoir quelque chose de plus propre à éveiller l'espérance des pécheurs qui cherchent et qui tournent leurs regards vers Christ ?

Jésus a subi une grande humiliation, et c'est pourquoi il y avait de la place pour qu'il soit élevé. Par cette humiliation, il a accompli et supporté toute la volonté du Père, et c'est pourquoi il a été récompensé en étant élevé à la gloire. Il se sert de cette élévation en faveur de son peuple. Que mon lecteur lève les yeux vers ces montagnes de gloire, d'où doit lui venir

le secours (Psaume 121,1). Qu'il contemple les hautes gloires du Prince et Sauveur. N'est-ce pas plein d'espérance pour les hommes qu'un homme soit maintenant sur le trône de l'univers ? N'est-ce pas glorieux que le Seigneur de tous soit le Sauveur des pécheurs ? Nous avons un ami à la cour ; que dis-je, un ami sur le trône. Il usera de toute son influence en faveur de ceux qui remettent leurs affaires entre ses mains. Un de nos poètes chante avec raison :

« Il vit toujours pour intercéder devant la face de son Père ; donne-lui, mon âme, ta cause à plaider, et ne doute pas de la grâce du Père. »

Venez, mon ami, et remettez votre cause et votre affaire à ces mains autrefois percées, qui sont maintenant glorifiées par les anneaux à sceau de la puissance et de l'honneur royal. Aucune cause confiée à ce grand Avocat n'a jamais été perdue.

Chapitre 15

La repentance va avec le pardon

Il ressort clairement du texte que nous venons de citer que la repentance est liée au pardon des péchés. En Actes 5,31, nous lisons que Dieu a élevé Jésus « pour donner à Israël la repentance et le pardon des péchés ». Ces deux bénédictions viennent de cette main sacrée qui fut un jour clouée au bois, mais qui est maintenant élevée dans la gloire. La repentance et le pardon sont rivés l'un à l'autre par le dessein éternel de Dieu. « Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint » (Matthieu 19,6).

La repentance doit aller avec la rémission, et vous verrez qu'il en est ainsi si vous réfléchissez un peu à la question. Il est impossible que le pardon du péché soit accordé à un pécheur qui ne se repent pas : ce serait l'affermir dans ses mauvaises voies et lui apprendre à faire peu de cas du mal. Si le Seigneur disait : « Vous aimez le péché, vous y vivez, vous allez de mal en pis, mais tout de même je vous pardonne », ce serait proclamer une horrible permission de faire le mal. Les fondements de l'ordre social seraient arrachés, et l'anarchie morale suivrait. Je ne saurais dire quels maux sans nombre se produiraient à coup sûr si l'on pouvait séparer la repentance et le pardon, et passer sur le péché tandis que le pécheur y resterait aussi attaché que jamais. Dans la nature même des choses, si nous croyons à la sainteté de Dieu, il faut qu'il en soit ainsi : si nous persistons dans notre péché et refusons de nous en repentir, nous ne pouvons pas être pardonnés, mais nous devons récolter les conséquences de notre obstination. Selon la bonté infinie de Dieu, il nous est promis que, si nous abandonnons nos péchés en les confessant, et si nous acceptons par la foi la grâce qui nous est préparée en Jésus-Christ, Dieu est « fidèle et juste pour nous les pardonner, et pour nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1,9). Mais tant que Dieu vit, il ne peut y avoir aucune promesse de miséricorde pour ceux qui persistent dans leurs

mauvaises voies et refusent de reconnaître leurs torts. Assurément, aucun rebelle ne peut s'attendre à ce que le roi lui pardonne sa trahison tant qu'il reste en révolte ouverte. Personne ne peut être assez insensé pour s'imaginer que le Juge de toute la terre ôtera nos péchés si nous refusons de les ôter nous-mêmes.

De plus, il doit en être ainsi pour que la miséricorde divine soit complète. Une miséricorde qui pardonnerait le péché tout en laissant le pécheur y vivre serait une miséricorde maigre et superficielle. Ce serait une miséricorde inégale et difforme, boiteuse d'un pied et desséchée d'une main. Lequel, à votre avis, est le plus grand privilège : être purifié de la culpabilité du péché, ou être délivré de la puissance du péché ? Je n'essaierai pas de peser dans la balance deux grâces si extraordinaires. Ni l'une ni l'autre n'aurait pu nous parvenir sans le sang précieux de Jésus. Mais il me semble qu'être délivré de la domination du péché, être rendu saint, être rendu semblable à Dieu, doit être compté comme la plus grande des deux, s'il faut faire une comparaison. Être pardonné est une faveur immense. Nous en faisons l'une des premières notes de notre psaume de louange : « C'est lui qui pardonne toutes tes iniquités » (Psaume 103,3). Mais si nous pouvions être pardonnés et qu'ensuite il nous soit permis d'aimer le péché, de nous livrer sans frein à l'iniquité et de nous vautrer dans la convoitise, à quoi servirait un tel pardon ? Ne risquerait-il pas de se révéler une friandise empoisonnée, qui nous détruirait de la manière la plus sûre ? Être lavé et rester couché dans la boue, être déclaré pur et avoir encore la lèpre blanche sur le front, ce serait la pire moquerie de la miséricorde. À quoi bon faire sortir un homme de son sépulcre si on le laisse mort ? Pourquoi le conduire à la lumière s'il est encore aveugle ? Nous remercions Dieu de ce que celui qui pardonne nos iniquités guérit aussi nos maladies. Celui qui nous lave des taches du passé nous relève aussi des chemins impurs du présent, et nous garde de tomber à l'avenir. Nous devons accepter avec joie à la fois la repentance et la rémission : elles ne peuvent pas être séparées. L'héritage de l'alliance est un et indivisible, et il ne faut pas le morceler. Diviser

l'œuvre de la grâce, ce serait couper en deux l'enfant vivant, et ceux qui le permettraient n'y ont aucune part.

Je vous le demande, à vous qui cherchez le Seigneur : une seule de ces grâces vous suffirait-elle ? Cela vous contenterait-il, mon lecteur, que Dieu vous pardonne votre péché et vous permette ensuite d'être aussi mondain et aussi méchant qu'avant ? Oh non ! L'âme vivifiée craint davantage le péché lui-même que le châtiment qu'il entraîne. Le cri de votre cœur n'est pas : « Qui me délivrera de la punition ? » mais : « Misérable que je suis ! Qui me délivrera du corps de cette mort ? Qui me rendra capable de vivre au-dessus de la tentation, et de devenir saint, comme Dieu est saint ? » (Romains 7,24). Puisque l'union de la repentance et de la rémission répond au désir que la grâce fait naître, et puisqu'elle est nécessaire pour que le salut soit complet et pour l'amour de la sainteté, soyez sûr qu'elle demeure.

La repentance et le pardon sont unis dans l'expérience de tous les croyants. Il n'y a encore jamais eu personne qui se soit sincèrement repenti de son péché, d'une repentance pleine de foi, sans être pardonné ; et, d'autre part, il n'y a jamais eu personne de pardonné qui ne se soit repenti de son péché. Je n'hésite pas à dire que sous la voûte des cieux il n'y a jamais eu, il n'y a pas et il n'y aura jamais un seul cas de péché lavé sans que, en même temps, le cœur ait été amené à la repentance et à la foi en Christ. La haine du péché et le sentiment du pardon entrent ensemble dans l'âme, et ils y demeurent ensemble tant que nous vivons.

Ces deux choses agissent l'une sur l'autre : l'homme qui est pardonné se repent pour cette raison même, et l'homme qui se repent est aussi, très certainement, pardonné. Rappelez-vous d'abord que le pardon conduit à la repentance. Comme nous le chantons avec les paroles de Hart :

« La loi et ses terreurs ne font qu'endurcir, tant qu'elles agissent seules ; mais le sentiment d'un pardon acheté par le sang a vite fait de fondre un cœur de pierre. »

Quand nous sommes sûrs d'être pardonnés, alors nous avons l'iniquité en horreur ; et je pense que, lorsque la foi grandit jusqu'à la pleine assurance, de sorte que nous sommes certains, au-delà de tout doute, que le sang de Jésus nous a lavés et rendus plus blancs que la neige, c'est alors que la repentance atteint son plus haut point. La repentance grandit à mesure que la foi grandit. Ne vous y trompez pas : la repentance n'est pas l'affaire de quelques jours ou de quelques semaines, une pénitence passagère dont on se débarrasse au plus vite ! Non, c'est la grâce de toute une vie, comme la foi elle-même. Les petits enfants de Dieu se repentent, et les jeunes gens aussi, et les pères. La repentance est la compagne inséparable de la foi. Tout le temps que « nous marchons par la foi et non par la vue » (2 Corinthiens 5,7), la larme de la repentance brille dans l'œil de la foi. Ce n'est pas une vraie repentance, celle qui ne vient pas de la foi en Jésus, et ce n'est pas une vraie foi en Jésus, celle qui n'est pas teintée de repentance. La foi et la repentance, comme les frères siamois, sont unies par un lien vital. Dans la mesure où nous croyons à l'amour de Christ qui pardonne, dans cette mesure nous nous repentons ; et dans la mesure où nous nous repentons du péché et haïssons le mal, nous nous réjouissons de la plénitude de l'absolution que Jésus a été élevé pour accorder. Vous n'apprécierez jamais le pardon si vous n'éprouvez pas la repentance ; et vous ne boirez jamais la repentance à sa coupe la plus profonde tant que vous ne saurez pas que vous êtes pardonné. Cela peut sembler étrange, mais c'est ainsi : l'amertume de la repentance et la douceur du pardon se mêlent dans la saveur de toute vie touchée par la grâce, et forment ensemble un bonheur incomparable.

Ces deux dons de l'alliance se garantissent l'un l'autre. Si je sais que je me repens, je sais que je suis pardonné. Comment saurais-je que je suis pardonné, si je ne sais pas aussi que je me suis détourné de ma conduite passée dans le péché ? Être croyant, c'est être pénitent. La foi et la repentance ne sont que deux rayons d'une même roue, deux mancherons d'une même charrue. On a bien décrit la repentance comme un cœur brisé à cause du péché, et arraché au péché ; on peut tout aussi bien dire

qu'elle consiste à se détourner et à revenir. C'est un changement de pensée des plus complets et des plus radicaux, accompagné de tristesse pour le passé et de la résolution de s'amender à l'avenir. « Se repentir, c'est quitter les péchés que l'on aimait auparavant, et montrer que notre tristesse est sincère en ne les commettant plus. »

Or, quand il en est ainsi, nous pouvons être certains que nous sommes pardonnés ; car jamais le Seigneur n'a fait qu'un cœur soit brisé à cause du péché et arraché au péché sans lui pardonner. Si, d'autre part, nous jouissons du pardon par le sang de Jésus, si nous sommes justifiés par la foi et avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ (Romains 5,1), nous savons que notre repentance et notre foi sont de bon aloi.

Ne considérez pas votre repentance comme la cause de votre pardon, mais comme sa compagne. Ne vous attendez pas à pouvoir vous repentir avant d'avoir vu la grâce de notre Seigneur Jésus, et combien il est prêt à effacer votre péché. Gardez ces choses bénies chacune à sa place, et considérez-les dans leur rapport l'une avec l'autre. Elles sont le Jakin et le Boaz d'une expérience qui sauve ; je veux dire qu'on peut les comparer aux deux grandes colonnes de Salomon, qui se dressaient sur le devant de la maison du Seigneur et formaient une entrée majestueuse vers le lieu saint (1 Rois 7,21). Nul ne vient à Dieu comme il faut s'il ne passe entre les colonnes de la repentance et de la rémission. L'arc-en-ciel de la grâce de l'alliance s'est déployé sur votre cœur dans toute sa beauté quand les larmes de la repentance ont été éclairées par la lumière du plein pardon. La repentance du péché et la foi au pardon divin sont la chaîne et la trame du tissu d'une vraie conversion. C'est à ces signes que vous reconnaîtrez « vraiment un Israélite » (Jean 1,47).

Pour revenir au passage de l'Écriture que nous méditons : le pardon et la repentance coulent tous deux de la même source, et sont donnés par le même Sauveur. Le Seigneur Jésus, dans sa gloire, accorde l'un et l'autre aux mêmes personnes. Vous ne devez chercher ailleurs ni le pardon ni la repentance. Jésus tient l'un et l'autre tout prêts, et il est disposé à les

accorder maintenant, et à les accorder très libéralement à tous ceux qui voudront les recevoir de ses mains. Qu'on n'oublie jamais que Jésus donne tout ce qui est nécessaire à notre salut. Il est très important que tous ceux qui cherchent la miséricorde s'en souviennent. La foi est tout autant un don de Dieu que le Sauveur sur qui cette foi s'appuie. La repentance du péché est aussi véritablement l'œuvre de la grâce que l'accomplissement de l'expiation par laquelle le péché est effacé. Le salut, du commencement à la fin, est par la grâce seule. Vous ne vous méprendrez pas sur ce que je dis. Ce n'est pas le Saint-Esprit qui se repent. Il n'a jamais rien fait dont il doive se repentir. Et s'il pouvait se repentir, cela ne répondrait pas à notre besoin : il faut que nous nous repentions nous-mêmes de notre propre péché, sinon nous ne sommes pas sauvés de sa puissance. Ce n'est pas le Seigneur Jésus-Christ qui se repent. De quoi se repentirait-il ? C'est nous-mêmes qui nous repentons, avec le plein consentement de toutes les facultés de notre esprit. La volonté, les affections, les émotions, tout travaille ensemble de grand cœur dans l'acte béni de la repentance du péché ; et pourtant, derrière tout ce qui est notre acte personnel, il y a une sainte influence secrète qui fait fondre le cœur, donne la contrition et produit un changement complet. L'Esprit de Dieu nous éclaire pour que nous voyions ce qu'est le péché, et il nous le rend ainsi répugnant. L'Esprit de Dieu nous tourne aussi vers la sainteté, il nous la fait apprécier, aimer et désirer de tout cœur, et il nous donne ainsi l'élan qui nous fait avancer d'étape en étape dans la sanctification. L'Esprit de Dieu produit en nous « le vouloir et le faire, selon son bon plaisir » (Philippiens 2,13). Soumettons-nous dès maintenant à ce bon Esprit, afin qu'il nous conduise à Jésus, qui nous donnera gratuitement la double bénédiction de la repentance et de la rémission, selon la richesse de sa grâce.

« *C'est par la grâce que vous êtes sauvés.* » (Éphésiens 2,8)

Chapitre 16

Comment la repentance est donnée

Revenons au grand texte : « Dieu l'a élevé par sa droite comme Prince et Sauveur, pour donner à Israël la repentance et le pardon des péchés » (Actes 5,31). Notre Seigneur Jésus-Christ est monté pour que la grâce descende. Sa gloire est employée à donner plus large cours à sa grâce. Le Seigneur n'a pas fait un seul pas vers le haut sans avoir le dessein d'emporter avec lui, vers le haut, les pécheurs qui croient. Il a été élevé pour donner la repentance ; et nous le verrons si nous nous rappelons quelques grandes vérités.

L'œuvre accomplie par notre Seigneur Jésus a rendu la repentance possible, accessible et agréable à Dieu. La loi ne fait aucune mention de la repentance, mais elle dit clairement : « L'âme qui pèche, c'est celle qui mourra » (Ézéchiel 18,4). Si le Seigneur Jésus n'était pas mort, s'il n'était pas ressuscité et s'il n'était pas allé au Père, que vaudrait votre repentance ou la mienne ? Nous pourrions éprouver le remords avec ses horreurs, mais jamais la repentance avec ses espérances. La repentance, en tant que sentiment naturel, est un devoir ordinaire qui ne mérite pas de grands éloges ; en fait, elle est si généralement mêlée à une crainte égoïste du châtiment que l'estimation la plus bienveillante en fait peu de cas. Si Jésus ne s'était pas interposé et n'avait pas acquis une richesse de mérites, nos larmes de repentance n'auraient été que de l'eau répandue à terre. Jésus est élevé en haut afin que, par la vertu de son intercession, la repentance puisse avoir une place devant Dieu. En ce sens, il nous donne la repentance, parce qu'il la met dans une position où elle est agréée, position qu'autrement elle n'aurait jamais pu occuper.

Quand Jésus a été élevé en haut, l'Esprit de Dieu a été répandu pour opérer en nous toutes les grâces nécessaires. Le Saint-Esprit crée en nous

la repentance en renouvelant surnaturellement notre nature et en ôtant de notre chair le cœur de pierre (Ézéchiel 36,26). Oh ! ne restez pas assis à forcer vos yeux pour en tirer des larmes impossibles ; la repentance ne vient pas de la nature, qui n'en veut pas, mais de la grâce libre et souveraine. N'allez pas dans votre chambre vous frapper la poitrine pour tirer d'un cœur de pierre des sentiments qui n'y sont pas. Allez plutôt au Calvaire, et voyez comment Jésus est mort. Levez les yeux vers les montagnes d'où vous vient le secours (Psaume 121,1). Le Saint-Esprit est venu exprès pour couvrir de son ombre l'esprit des hommes et faire naître en eux la repentance, comme autrefois il couvait le chaos et en fit sortir l'ordre. Adressez-lui votre prière : « Esprit béni, habite avec moi. Rends-moi tendre et humble de cœur, afin que je haïsse le péché et que je m'en repente sincèrement. » Il entendra votre cri et vous répondra.

Rappelez-vous aussi que, lorsque notre Seigneur Jésus a été élevé, il ne nous a pas seulement donné la repentance en envoyant le Saint-Esprit, mais aussi en consacrant toutes les œuvres de la nature et de la providence aux grands buts de notre salut, de sorte que n'importe laquelle d'entre elles peut nous appeler à la repentance, qu'elle chante comme le coq de Pierre ou qu'elle ébranle la prison comme le tremblement de terre du geôlier. De la droite de Dieu, notre Seigneur Jésus gouverne toutes choses ici-bas et les fait concourir au salut de ses rachetés. Il se sert de l'amer et du doux, des épreuves et des joies, pour produire chez les pécheurs de meilleures dispositions envers leur Dieu. Soyez reconnaissant pour la providence qui vous a rendu pauvre, ou malade, ou triste ; car par tout cela Jésus fait vivre votre esprit et vous tourne vers lui. La miséricorde du Seigneur arrive souvent à la porte de notre cœur montée sur le cheval noir de l'affliction. Jésus se sert de toute l'étendue de notre expérience pour nous sevrer de la terre et nous attirer vers le ciel. Christ est élevé sur le trône du ciel et de la terre afin que, par toutes les voies de sa providence, il amène les cœurs durs à se laisser attendrir par la grâce de la repentance.

De plus, il est à l'œuvre en ce moment même, par tout ce qu'il murmure à la conscience, par son Livre inspiré, par ceux d'entre nous qui parlent d'après ce Livre, par des amis qui prient et par des cœurs zélés. Il peut vous envoyer une parole qui frappera votre cœur de rocher comme avec la verge de Moïse, et en fera jaillir des torrents de repentance. Il peut vous remettre en mémoire quelque texte de l'Écriture sainte qui vous brisera le cœur et vous vaincra très vite. Il peut vous attendrir mystérieusement, et faire qu'une sainte disposition d'esprit vous gagne doucement au moment où vous vous y attendez le moins. Soyez-en sûr : celui qui est entré dans sa gloire, élevé dans toute la splendeur et la majesté de Dieu, a quantité de moyens pour produire la repentance chez ceux à qui il accorde le pardon. Dès maintenant, il attend de vous donner la repentance. Demandez-la-lui tout de suite.

Remarquez, et que cela vous console beaucoup, que le Seigneur Jésus-Christ donne cette repentance aux gens chez qui on s'y attendrait le moins au monde. Il est élevé pour donner la repentance à Israël. À Israël ! Au temps où les apôtres parlaient ainsi, Israël était la nation qui avait péché le plus grossièrement contre la lumière et l'amour, et qui avait mis le comble à sa culpabilité en crucifiant le Seigneur et en osant dire : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » (Matthieu 27,25). Eh quoi ! c'étaient là les meurtriers de Jésus ; et pourtant il est élevé pour leur donner la repentance ! Quelle merveille de grâce ! Écoutez donc. Si vous avez été élevé dans la plus vive lumière chrétienne, et que vous l'ayez pourtant rejetée, il y a encore de l'espoir. Si vous avez péché contre votre conscience, contre le Saint-Esprit et contre l'amour de Jésus, il y a encore place pour la repentance. Même si vous êtes aussi dur que l'Israël incrédule d'autrefois, votre cœur peut encore être attendri, puisque Jésus est élevé et revêtu d'une puissance sans limites. Pour ceux qui sont allés le plus loin dans l'iniquité, et qui ont péché avec des circonstances particulièrement aggravantes, le Seigneur Jésus est élevé pour leur donner la repentance et le pardon des péchés. Que je suis heureux d'avoir

un Évangile si complet à proclamer ! Que vous êtes heureux qu'il vous soit donné de l'entendre !

Le cœur des enfants d'Israël était devenu dur comme le diamant. Luther pensait qu'il était impossible de convertir un Juif. Nous sommes loin d'être d'accord avec lui, et pourtant nous devons reconnaître que la descendance d'Israël s'est montrée extrêmement obstinée à rejeter le Sauveur pendant tous ces siècles. Le Seigneur l'a dit avec vérité : « Israël ne m'a point obéi » (Psaume 81,12). « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont point reçu » (Jean 1,11). Et pourtant, c'est en faveur d'Israël que notre Seigneur Jésus est élevé, pour donner la repentance et la rémission. Mon lecteur n'est probablement pas juif ; mais il peut avoir un cœur très obstiné, qui a résisté au Seigneur Jésus pendant de longues années ; et pourtant, notre Seigneur peut produire en lui la repentance. Il se peut que vous vous sentiez un jour poussé à écrire comme William Hone quand il céda à l'amour divin. Il était l'auteur de ces volumes si divertissants intitulés « le Livre de tous les jours », mais il avait été autrefois un incrédule au cœur endurci. Quand il fut vaincu par la grâce souveraine, il écrivit ceci :

« Le cœur le plus orgueilleux qui ait jamais battu a été soumis en moi ; la volonté la plus sauvage qui se soit jamais dressée pour mépriser ta cause et prêter main-forte à tes ennemis est domptée, mon Seigneur, par toi. »

« Que ta volonté soit faite, et non la mienne ; que mon cœur soit à toi pour toujours ; je te confesse comme la Parole puissante, mon Sauveur le Christ, mon Dieu, mon Seigneur : ta croix sera mon signe. »

Le Seigneur peut donner la repentance à ceux chez qui on s'y attendrait le moins, changeant les lions en agneaux et les corbeaux en colombes. Tournons-nous vers lui pour que ce grand changement s'opère en nous. Assurément, contempler la mort de Christ est l'un des moyens les plus sûrs et les plus rapides d'obtenir la repentance. Ne restez pas assis à essayer de pomper la repentance du puits à sec de la nature corrompue. C'est aller contre les lois de l'esprit que de supposer que vous pouvez

forcer votre âme à entrer dans cet état de grâce. Portez votre cœur dans la prière à celui qui le comprend, et dites : « Seigneur, purifie-le. Seigneur, renouvelle-le. Seigneur, produis en lui la repentance. » Plus vous essaierez de faire naître en vous-même des sentiments de pénitence, plus vous serez déçu ; mais si vous pensez avec foi à Jésus qui meurt pour vous, la repentance jaillira. Méditez sur le Seigneur qui répand le sang de son cœur par amour pour vous. Placez devant les yeux de votre esprit l'agonie et la sueur de sang, la croix et la passion ; et, pendant que vous le ferez, celui qui a porté toute cette douleur vous regardera, et par ce regard il fera pour vous ce qu'il a fait pour Pierre, de sorte que vous aussi, vous sortirez et vous pleurerez amèrement (Luc 22,62). Celui qui est mort pour vous peut, par son Esprit de grâce, vous faire mourir au péché ; et celui qui est entré dans la gloire pour vous peut attirer votre âme après lui, loin du mal et vers la sainteté.

Je serai content si je vous laisse cette seule pensée : ne cherchez pas le feu sous la glace, et n'espérez pas trouver la repentance dans votre propre cœur naturel. Regardez au Vivant pour avoir la vie. Regardez à Jésus pour tout ce dont vous avez besoin entre la porte de l'enfer et la porte du ciel. Ne cherchez jamais ailleurs la moindre part de ce que Jésus aime à donner ; mais rappelez-vous :

Christ est tout (Colossiens 3,11).

Chapitre 17

La crainte de tomber à la fin

Une sombre crainte hante l'esprit de beaucoup de ceux qui viennent à Christ : ils ont peur de ne pas persévérer jusqu'à la fin. J'ai entendu celui qui cherche dire : « Si je remettais mon âme à Jésus, peut-être qu'après tout je retournerais en arrière pour me perdre. J'ai déjà eu de bons sentiments, et ils se sont éteints. Ma piété a été comme la nuée du matin, comme la rosée qui bientôt se dissipe (Osée 6,4). Elle est venue tout d'un coup, elle a duré un temps, elle a beaucoup promis, et puis elle s'est évanouie. »

Cher lecteur, je crois que cette crainte est souvent la mère de ce qu'elle redoute, et que certains, qui avaient peur de se confier en Christ pour toujours et pour toute l'éternité, ont échoué parce qu'ils n'avaient qu'une foi passagère, qui n'est jamais allée assez loin pour les sauver. Ils sont partis en se confiant en Jésus dans une certaine mesure, mais en comptant sur eux-mêmes pour continuer et persévérer sur le chemin du ciel ; ils sont donc partis de travers et, comme il fallait s'y attendre, ils ont bientôt rebroussé chemin. Si nous comptons sur nous-mêmes pour tenir bon, nous ne tiendrons pas. Même si nous nous reposons sur Jésus pour une partie de notre salut, nous échouerons si nous comptons sur nous-mêmes pour quoi que ce soit. Une chaîne n'est jamais plus solide que son maillon le plus faible : si Jésus est notre espérance pour tout, sauf pour une seule chose, nous échouerons complètement, parce que sur ce point-là nous serons réduits à rien. Je ne doute pas un instant qu'une erreur sur la persévérance des saints a empêché de persévérer beaucoup de gens qui couraient bien. Qu'est-ce qui les a arrêtés, pour les empêcher de continuer à courir (Galates 5,7) ? Ils comptaient sur eux-mêmes pour cette course, et c'est pourquoi ils se sont arrêtés en chemin. Gardez-vous de mêler la moindre part de vous-même au mortier avec lequel vous

bâtissez, sinon vous en ferez un mortier sans consistance, et les pierres ne tiendront pas ensemble. Si vous regardez à Christ pour vos commencements, gardez-vous de regarder à vous-même pour la fin. Il est l'alpha. Veillez à faire de lui aussi l'oméga (Apocalypse 1,8). Si vous avez commencé par l'Esprit, n'espérez pas être rendu parfait par la chair (Galates 3,3). Commencez comme vous comptez continuer, continuez comme vous avez commencé, et que le Seigneur soit pour vous tout en tous. Oh ! que Dieu le Saint-Esprit nous donne une idée bien claire de la source d'où doit venir la force qui nous gardera jusqu'au jour de l'avènement de notre Seigneur !

Voici ce que Paul a dit un jour à ce sujet, en écrivant aux Corinthiens :

« Il vous affermira aussi jusqu'à la fin, pour que vous soyez irréprochables au jour de notre Seigneur Jésus-Christ. Dieu est fidèle, lui qui vous a appelés à la communion de son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur » (1 Corinthiens 1,8-9).

Ces paroles reconnaissent sans le dire un grand besoin, puisqu'elles nous disent comment il y est pourvu. Partout où le Seigneur prévoit une ressource, nous pouvons être sûrs qu'elle était nécessaire, car rien de superflu n'encombre l'alliance de grâce. Dans les palais de Salomon étaient suspendus des boucliers d'or qui n'ont jamais servi, mais il n'y en a pas de tels dans l'arsenal de Dieu. Ce que Dieu a prévu, nous en aurons sûrement besoin. D'ici à l'achèvement de toutes choses, chaque promesse de Dieu et chaque ressource de l'alliance de grâce seront mises à contribution. Le besoin pressant de l'âme qui croit, c'est d'être affermie, de continuer, de persévérer jusqu'au bout, d'être gardée jusqu'à la fin. C'est le grand besoin des croyants les plus avancés, car Paul écrivait aux saints de Corinthe, qui étaient des hommes d'une haute stature spirituelle, dont il pouvait dire : « Je rends à mon Dieu de continuelles actions de grâces à votre sujet, pour la grâce de Dieu qui vous a été accordée en Jésus-Christ » (1 Corinthiens 1,4). De tels hommes sont justement ceux qui sentent le plus sûrement qu'ils ont chaque jour besoin

d'une grâce nouvelle, s'ils veulent tenir ferme, tenir bon et sortir vainqueurs à la fin. Si vous n'étiez pas des saints, vous n'auriez aucune grâce, et vous ne sentiriez pas le besoin d'en recevoir davantage ; mais parce que vous êtes des hommes de Dieu, vous sentez chaque jour les exigences de la vie spirituelle. La statue de marbre n'a pas besoin de nourriture ; mais l'homme vivant a faim et soif, et il se réjouit que son pain et son eau lui soient assurés, car autrement il défaillirait à coup sûr en chemin. Les besoins personnels du croyant font qu'il lui faut inévitablement puiser chaque jour à la grande source de tout ce qui pourvoit à ses besoins ; car que pourrait-il faire s'il ne pouvait pas recourir à son Dieu ?

C'est vrai même des saints les plus doués, de ces hommes de Corinthe qui avaient été comblés de toutes les richesses qui concernent la parole et la connaissance (1 Corinthiens 1,5). Ils avaient besoin d'être affermis jusqu'à la fin, sinon leurs dons et leurs acquis auraient causé leur ruine. Quand nous parlerions les langues des hommes et des anges (1 Corinthiens 13,1), si nous ne recevions pas une grâce nouvelle, où en serions-nous ? Quand nous aurions toute l'expérience voulue, au point d'être des pères dans l'Église, quand nous aurions été enseignés de Dieu au point de comprendre tous les mystères, nous ne pourrions pourtant pas vivre un seul jour sans que la vie divine coule en nous de notre Chef selon l'alliance. Comment pourrions-nous espérer tenir bon une seule heure, sans parler de toute une vie, si le Seigneur ne nous tenait pas lui-même ? Celui qui a commencé en nous la bonne œuvre doit la mener à bien jusqu'au jour de Jésus-Christ (Philippiens 1,6), sinon elle se révélera un douloureux échec.

Ce grand besoin vient pour une bonne part de nous-mêmes. Certains éprouvent une crainte douloureuse de ne pas persévérer dans la grâce, parce qu'ils connaissent leur propre inconstance. Certaines personnes sont instables par tempérament. Il y a des hommes qui sont par nature attachés à ce qui est établi, pour ne pas dire obstinés ; mais d'autres sont tout aussi naturellement changeants et volages. Comme les papillons, ils

voltigent de fleur en fleur, jusqu'à avoir visité toutes les beautés du jardin, sans se poser sur aucune. Ils ne restent jamais assez longtemps au même endroit pour faire quelque chose de bon, pas même dans leurs affaires ni dans leurs études. Ces personnes-là peuvent bien craindre que dix, vingt, trente, quarante, peut-être cinquante ans de vigilance chrétienne continuelle ne soient beaucoup trop pour elles. Nous voyons des gens entrer d'abord dans une Église, puis dans une autre, jusqu'à avoir fait le tour de la rose des vents. Ils sont tout tour à tour, et rien longtemps. Ceux-là ont doublement besoin de prier pour être affermis par Dieu, et pour devenir non seulement fermes mais inébranlables, sans quoi on ne les trouvera pas « travaillant de mieux en mieux à l'œuvre du Seigneur » (1 Corinthiens 15,58).

Nous tous, même si nous n'avons pas de penchant naturel à l'inconstance, nous devons sentir notre propre faiblesse si nous avons vraiment été rendus vivants par Dieu. Cher lecteur, ne trouvez-vous pas dans une seule journée de quoi vous faire trébucher ? Vous qui désirez marcher dans une sainteté parfaite, comme vous le faites, je l'espère ; vous qui vous êtes fixé une haute idée de ce que doit être un chrétien, ne trouvez-vous pas qu'avant même qu'on ait débarrassé la table du petit déjeuner, vous avez montré assez de folie pour avoir honte de vous-mêmes ? Si nous allions nous enfermer dans la cellule solitaire d'un ermite, la tentation nous y suivrait ; car tant que nous ne pouvons pas nous échapper à nous-mêmes, nous ne pouvons pas échapper à ce qui nous pousse au péché. Il y a dans notre cœur de quoi nous rendre vigilants et humbles devant Dieu. S'il ne nous affermit pas, nous sommes si faibles que nous trébucherons et tomberons, non pas renversés par un ennemi, mais par notre propre négligence. Seigneur, sois notre force. Nous sommes la faiblesse même.

En plus de cela, il y a la lassitude qui vient d'une longue vie. Au début de notre vie chrétienne, nous prenons le vol comme les aigles ; plus loin, nous courons sans nous lasser ; mais dans nos meilleurs jours, les plus vrais, nous marchons sans nous fatiguer (Isaïe 40,31). Notre pas semble

plus lent, mais il est plus utile et mieux soutenu. Je prie Dieu que l'énergie de notre jeunesse demeure avec nous, dans la mesure où c'est l'énergie de l'Esprit, et non la simple effervescence d'une chair orgueilleuse. Celui qui est depuis longtemps sur la route du ciel découvre qu'on avait de bonnes raisons de lui promettre que ses souliers seraient de fer et d'airain (Deutéronome 33,25), car la route est rude. Il a découvert qu'il y a des Collines de la Difficulté et des Vallées de l'Humiliation ; qu'il y a une Vallée de l'Ombre de la mort et, pire encore, une Foire aux Vanités, et qu'il faut traverser tout cela. S'il y a des Montagnes Délicieuses (et, Dieu merci, il y en a), il y a aussi des Châteaux du Désespoir, dont les pèlerins n'ont que trop souvent vu l'intérieur. Tout bien considéré, ceux qui tiennent bon jusqu'à la fin sur le chemin de la sainteté seront « des hommes qu'on regarde avec étonnement » (Zacharie 3,8).

« Ô monde de merveilles, je ne peux pas dire moins. » Les jours de la vie d'un chrétien sont comme autant de Koh-i-Noor de miséricorde enfilés sur le fil d'or de la fidélité divine. Au ciel, nous raconterons aux anges, aux dominations et aux autorités, les richesses incompréhensibles de Christ (Éphésiens 3,8-10) qui ont été dépensées pour nous et dont nous avons joui pendant que nous étions ici-bas. Nous avons été gardés en vie au bord de la mort. Notre vie spirituelle a été une flamme qui continue de brûler au milieu de la mer, une pierre restée suspendue dans les airs. L'univers sera stupéfait de nous voir entrer par la porte de perle, irréprochables au jour de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous devrions être remplis d'un étonnement reconnaissant d'être gardés ne serait-ce qu'une heure ; et j'espère que nous le sommes.

Si c'était tout, il y aurait déjà de quoi s'inquiéter ; mais il y a bien plus. Il nous faut penser au lieu où nous vivons. Pour beaucoup d'enfants de Dieu, le monde est un désert plein de hurlements. Certains d'entre nous sont très favorisés par la providence de Dieu, mais d'autres doivent mener un rude combat. Nous commençons notre journée par la prière, et nous entendons bien souvent dans nos maisons la voix des chants sacrés

; mais beaucoup de gens pieux sont à peine relevés de leurs genoux le matin qu'ils sont accueillis par des blasphèmes. Ils partent au travail, et toute la journée ils sont tourmentés par des conversations immondes, comme le juste Lot dans Sodome (2 Pierre 2,7-8). Pouvez-vous seulement marcher dans les rues aujourd'hui sans que vos oreilles soient blessées par un langage grossier ? Le monde n'est pas un ami de la grâce. Ce que nous pouvons faire de mieux avec ce monde, c'est de le traverser aussi vite que possible, car nous habitons en pays ennemi. Un brigand se cache derrière chaque buisson. Partout il nous faut voyager l'épée tirée à la main, ou du moins avec toujours à notre côté cette arme qu'on appelle « toutes sortes de prières » (Éphésiens 6,18) ; car il nous faut disputer chaque pouce de notre chemin. Ne vous y trompez pas, sinon vous serez brutalement tiré de votre douce illusion. Ô Dieu, aide-nous, et affermis-nous jusqu'à la fin, sinon où en serons-nous ?

La vraie religion est surnaturelle dans son commencement, surnaturelle dans sa continuation et surnaturelle dans son achèvement. Elle est l'œuvre de Dieu du début à la fin. Il est bien nécessaire que la main du Seigneur reste étendue ; mon lecteur ressent ce besoin en ce moment, et je suis heureux qu'il le ressente ; car maintenant il regardera, pour être gardé, au Seigneur qui seul peut nous préserver de toute chute (Jude 24) et nous glorifier avec son Fils.

Chapitre 18

L'affermissement

Je voudrais que vous remarquiez *la sécurité que Paul attendait avec assurance* pour tous les saints. Il dit : « Il vous affermira aussi jusqu'à la fin, pour que vous soyez irréprochables au jour de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Corinthiens 1,8). C'est là le genre d'affermissement qu'il faut désirer par-dessus tout. Vous voyez qu'il suppose que les personnes sont dans le vrai, et qu'il se propose de les affermir dans le vrai. Ce serait une chose affreuse d'affermir un homme dans les voies du péché et de l'erreur. Pensez à un homme affermi dans l'ivrognerie, ou dans le vol, ou dans le mensonge. Ce serait une chose lamentable qu'un homme soit affermi dans l'incrédulité et l'impiété. L'affermissement divin ne peut être connu que de ceux à qui la grâce de Dieu s'est déjà manifestée. C'est l'œuvre du Saint-Esprit. Celui qui donne la foi la fortifie et l'établit ; celui qui allume l'amour en nous le conserve et en augmente la flamme. Ce qu'il nous fait connaître par son premier enseignement, le bon Esprit nous le fait connaître avec plus de clarté et de certitude par un enseignement toujours plus poussé. Les actes saints sont affermis jusqu'à devenir des habitudes, et les sentiments saints sont affermis jusqu'à devenir des dispositions durables. L'expérience et la pratique affermissent nos convictions et nos résolutions. Nos joies comme nos peines, nos réussites comme nos échecs, sont sanctifiées en vue de ce même but ; tout comme l'arbre est aidé à s'enraciner à la fois par les douces ondées et par les vents violents. L'intelligence est instruite et, dans sa connaissance grandissante, elle trouve des raisons de persévérer dans le bon chemin ; le cœur est consolé, et ainsi il est amené à s'attacher plus étroitement à la vérité qui le console. La prise se resserre, le pas s'affermit, et l'homme lui-même devient plus solide et plus consistant.

Ce n'est pas une simple croissance naturelle, c'est une œuvre de l'Esprit tout aussi distincte que la conversion. Le Seigneur la donnera sûrement à ceux qui comptent sur lui pour la vie éternelle. Par son action intérieure, il nous délivrera d'être « instables comme l'eau » (Genèse 49,4), et nous fera être enracinés et fondés (Éphésiens 3,17). Cela fait partie de la manière dont il nous sauve : il nous édifie en Jésus-Christ et nous fait demeurer en lui. Cher lecteur, vous pouvez compter chaque jour sur cela, et vous ne serez pas déçu. Celui en qui vous vous confiez fera de vous comme un arbre planté près d'un courant d'eau, si bien arrosé que même votre feuillage ne se flétrira point (Psaume 1,3).

Quelle force pour une Église qu'un chrétien affermi ! Il est un réconfort pour ceux qui sont dans la peine, et une aide pour les faibles. N'aimeriez-vous pas être de ceux-là ? Les croyants affermis sont des colonnes dans la maison de notre Dieu. Ils ne sont pas emportés à tout vent de doctrine (Éphésiens 4,14), ni renversés par une tentation soudaine. Ils sont un grand appui pour les autres, et ils servent d'ancres quand l'Église traverse des difficultés. Vous qui commencez la vie sainte, vous osez à peine espérer devenir comme eux. Mais vous n'avez rien à craindre : le bon Seigneur travaillera en vous aussi bien qu'en eux.

Un de ces jours, vous qui êtes maintenant un petit enfant en Christ, vous serez un père dans l'Église. Espérez cette grande chose ; mais espérez-la comme un don de la grâce, et non comme le salaire d'un travail ou le produit de votre propre énergie.

L'apôtre Paul, inspiré de Dieu, parle de ces gens comme devant être affermis *jusqu'à la fin*. Il comptait que la grâce de Dieu les garderait chacun personnellement jusqu'à la fin de leur vie, ou jusqu'à la venue du Seigneur Jésus. Bien plus, il comptait que toute l'Église de Dieu, en tout lieu et en tout temps, serait gardée jusqu'à la fin de cette économie, jusqu'à ce que le Seigneur Jésus vienne comme l'Époux célébrer le festin des noces avec son Épouse rendue parfaite. Tous ceux qui sont en Christ seront affermis en lui jusqu'à ce jour glorieux. N'a-t-il pas dit : « Je vis, et

vous vivrez aussi » (Jean 14,19) ? Il a dit aussi : « Je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main » (Jean 10,28). Celui qui a commencé en vous une bonne œuvre l'affermira jusqu'au jour de Christ (Philippiens 1,6). L'œuvre de la grâce dans l'âme n'est pas une réforme superficielle ; la vie implantée par la nouvelle naissance vient d'une semence vivante et incorruptible, qui vit et demeure éternellement (1 Pierre 1,23) ; et les promesses de Dieu faites aux croyants ne sont pas passagères : pour s'accomplir, elles impliquent que le croyant demeure ferme dans sa voie jusqu'à ce qu'il parvienne à la gloire sans fin. Nous sommes gardés par la puissance de Dieu, par la foi, pour le salut (1 Pierre 1,5). « Le juste néanmoins demeure ferme dans sa voie » (Job 17,9). Non pas comme le résultat de notre propre mérite ou de notre propre force, mais comme un don de la faveur gratuite et imméritée, ceux qui croient sont « gardés pour Jésus-Christ » (Jude 1). Des brebis de sa bergerie, Jésus n'en perdra aucune ; aucun membre de son corps ne mourra ; aucune pierre précieuse de son trésor ne manquera au jour où il rassemblera ses joyaux (Malachie 3,17). Cher lecteur, le salut que l'on reçoit par la foi n'est pas une affaire de quelques mois ou de quelques années ; car notre Seigneur Jésus nous a « obtenu un salut éternel » (Hébreux 9,12), et ce qui est éternel ne peut pas prendre fin.

Paul déclare aussi qu'il s'attend à ce que les saints de Corinthe soient « affermis jusqu'à la fin, irréprochables ». Cette irréprochabilité est une part précieuse de la garde que Dieu exerce sur nous. Être gardé saint vaut mieux que d'être simplement gardé sain et sauf. C'est une chose affreuse de voir des gens religieux tomber maladroitement d'un déshonneur dans un autre ; ils n'ont pas cru à la puissance de notre Seigneur pour les rendre irréprochables. La vie de certains chrétiens de profession est une suite de faux pas ; ils ne sont jamais tout à fait à terre, et pourtant ils sont rarement bien sur leurs pieds. Cela ne convient pas à un croyant ; il est invité à marcher avec Dieu et, par la foi, il peut parvenir à persévérer fermement dans la sainteté ; et il le doit. Le Seigneur peut non seulement nous sauver de l'enfer, mais nous préserver de toute chute (Jude 24).

Nous n'avons pas besoin de céder à la tentation. N'est-il pas écrit : « Le péché n'aura point de pouvoir sur vous » (Romains 6,14) ? Le Seigneur peut garder les pas de ses bien-aimés (1 Samuel 2,9) ; et il le fera, si nous nous confions en lui pour le faire. Nous n'avons pas besoin de souiller nos vêtements ; nous pouvons, par sa grâce, nous préserver des souillures du monde (Jacques 1,27) ; nous sommes tenus de le faire, car sans la sanctification « personne ne verra le Seigneur » (Hébreux 12,14).

L'apôtre annonçait pour ces croyants ce qu'il voudrait nous voir rechercher : être gardés « irréprochables au jour de notre Seigneur Jésus-Christ ». Notre version révisée porte « irrépréhensibles » au lieu de « irréprochables ». Peut-être vaudrait-il mieux traduire « inattaquables ». Dieu veuille qu'en ce grand jour final nous nous tenions libres de toute accusation, afin que personne, dans l'univers entier, n'ose contester que nous soyons bien les rachetés du Seigneur. Nous avons des péchés et des faiblesses à déplorer, mais ce ne sont pas des fautes de celles qui prouveraient que nous sommes hors de Christ ; nous serons purs d'hypocrisie, de tromperie, de haine et de plaisir dans le péché ; car ce seraient là des accusations mortelles. Malgré nos défaillances, le Saint-Esprit peut produire en nous un caractère sans tache devant les hommes ; de sorte que, comme Daniel, nous ne donnerons aucune prise aux langues accusatrices, sauf en ce qui concerne notre religion (Daniel 6,5). Une multitude d'hommes et de femmes pieux ont montré une vie si transparente, si cohérente d'un bout à l'autre, que personne n'a rien pu y redire. Le Seigneur pourra dire de bien des croyants, comme il l'a dit de Job quand Satan se tenait devant lui : « As-tu remarqué mon serviteur, homme intègre et droit, craignant Dieu, et se détournant du mal ? » (Job 1,8). Voilà ce que mon lecteur doit viser, et ce qu'il doit attendre de la main du Seigneur. Voilà le triomphe des saints : continuer à suivre l'Agneau partout où il va (Apocalypse 14,4), en gardant notre intégrité comme devant le Dieu vivant. Puissions-nous ne jamais nous détourner dans des chemins tortueux, ni donner à l'adversaire l'occasion de blasphémer. Il est écrit du vrai croyant : « Il se garde lui-même, et le

malin ne le touche pas » (1 Jean 5,18). Puisse-t-il en être écrit autant de nous !

Ami qui commencez tout juste la vie divine, le Seigneur peut vous donner un caractère irréprochable. Même si, dans votre vie passée, vous êtes allé loin dans le péché, le Seigneur peut vous délivrer entièrement de la puissance de vos anciennes habitudes, et faire de vous un modèle de vertu. Il peut non seulement vous rendre moral, mais vous faire détester toute voie de mensonge et rechercher tout ce qui est saint. N'en doutez pas. Le premier des pécheurs (1 Timothée 1,15) n'a pas besoin de rester en rien inférieur au plus pur des saints. Croyez pour cela, et « qu'il vous soit fait selon votre foi » (Matthieu 9,29).

Oh ! quelle joie ce sera d'être trouvé irréprochable au jour du jugement ! Nous ne chantons pas à tort quand nous nous joignons à ce cantique charmant :

« Hardi, je me tiendrai debout en ce grand jour ; car qui pourra porter contre moi la moindre accusation, puisque, par ton sang, je suis absous de la terrible malédiction et de la honte du péché ? »

Quel bonheur ce sera de jouir de cette assurance intrépide, quand le ciel et la terre s'enfuiront devant la face du Juge de tous (Apocalypse 20,11) ! Ce bonheur sera la part de quiconque regarde uniquement à la grâce de Dieu en Jésus-Christ et, dans cette force sacrée, mène une guerre continuelle contre tout péché.

Chapitre 19

Pourquoi les saints persévèrent

Nous avons déjà vu que l'espérance qui remplissait le cœur de Paul au sujet des frères de Corinthe est pleine de consolation pour ceux qui tremblent en pensant à leur avenir. Mais pourquoi croyait-il que ces frères seraient affermis jusqu'à la fin ?

Je voudrais que vous remarquiez qu'il donne ses raisons. Les voici :

« Dieu est fidèle, lui qui vous a appelés à la communion de son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur » (1 Corinthiens 1,9).

L'apôtre ne dit pas : « *Vous* êtes fidèles. » Hélas ! la fidélité de l'homme est une chose bien peu sûre ; ce n'est que vanité. Il ne dit pas non plus : « Vous avez des pasteurs fidèles pour vous conduire et vous guider, et c'est pourquoi j'espère que vous serez en sécurité. » Oh ! non ; si nous sommes gardés par des hommes, nous serons bien mal gardés. Il dit : « *Dieu* est fidèle. » Si nous sommes trouvés fidèles, ce sera parce que Dieu est fidèle. C'est sur la fidélité de notre Dieu, le Dieu de l'alliance, que doit reposer tout le poids de notre salut. Tout tient à ce glorieux attribut de Dieu. Nous sommes changeants comme le vent, fragiles comme une toile d'araignée, faibles comme l'eau. On ne peut compter ni sur nos qualités naturelles ni sur nos progrès spirituels ; mais Dieu demeure fidèle. Il est fidèle dans son amour ; chez lui « il n'y a ni changement ni ombre de variation » (Jacques 1,17). Il est fidèle à son dessein ; il ne commence pas une œuvre pour la laisser inachevée. Il est fidèle aux liens qui l'unissent à nous : comme Père, il ne rejettera pas ses enfants ; comme ami, il ne reniera pas son peuple ; comme Créateur, il n'abandonnera pas l'ouvrage de ses mains. Il est fidèle à ses promesses, et ne permettra jamais qu'une seule d'entre elles fasse défaut à un seul croyant. Il est fidèle à son alliance, qu'il a conclue avec nous en Jésus-Christ et scellée du sang de

son sacrifice. Il est fidèle à son Fils, et ne permettra pas que son sang précieux ait été versé en vain. Il est fidèle à son peuple, à qui il a promis la vie éternelle et dont il ne se détournera pas.

Cette fidélité de Dieu est le fondement et la pierre angulaire de notre espérance de persévérer jusqu'au bout. Les saints persévéreront dans la sainteté, parce que Dieu persévère dans sa grâce. Il persévère à bénir, et c'est pourquoi les croyants persévèrent à être bénis. Il continue de garder son peuple, et c'est pourquoi son peuple continue de garder ses commandements. Voilà un bon terrain solide sur lequel se reposer, et il s'accorde à merveille avec la devise de ce petit livre : « *Tout par grâce* ». Ainsi, c'est la faveur gratuite et la miséricorde infinie qui sonnent à l'aube du salut, et ce sont les mêmes douces cloches qui résonnent mélodieusement tout au long du jour de la grâce.

Vous le voyez : les seules raisons d'espérer que nous serons affermis jusqu'à la fin et trouvés irréprochables au dernier jour se trouvent en notre Dieu ; mais en lui, ces raisons abondent largement.

Elles se trouvent d'abord dans ce que Dieu a fait. Il est allé si loin dans ses bénédictions envers nous qu'il ne lui est plus possible de revenir en arrière. Paul nous rappelle qu'il nous a « appelés à la communion de son Fils, Jésus-Christ ». Nous a-t-il appelés ? Alors cet appel ne peut pas être annulé, car « Dieu ne se repent pas de ses dons et de son appel » (Romains 11,29). Le Seigneur ne revient jamais sur l'appel efficace de sa grâce. « Ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés » (Romains 8,30) : telle est la règle invariable de la manière d'agir de Dieu. Il y a un appel général, dont il est dit : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus » (Matthieu 22,14) ; mais celui auquel nous pensons maintenant est un autre genre d'appel, qui est la marque d'un amour particulier et qui entraîne nécessairement la possession de ce à quoi nous sommes appelés. Dans ce cas, il en est de celui qui est appelé comme de la postérité d'Abraham, à qui le Seigneur a dit : « Toi, que j'ai pris aux extrémités de la terre, et que j'ai appelé d'une

contrée lointaine, à qui j'ai dit : Tu es mon serviteur, je te choisis, et ne te rejette point ! » (Ésaïe 41,9).

Dans ce que le Seigneur a fait, nous voyons de fortes raisons d'être gardés et d'entrer un jour dans la gloire, car le Seigneur nous a appelés à la communion de son Fils, Jésus-Christ. Cela veut dire : à une association avec Jésus-Christ, et je voudrais que vous pesiez soigneusement ce que cela signifie. Si vous êtes vraiment appelé par la grâce divine, vous êtes entré en communion avec le Seigneur Jésus-Christ, au point d'être copropriétaire avec lui de toutes choses. Désormais, aux yeux du Très-Haut, vous êtes un avec lui. Le Seigneur Jésus a porté vos péchés en son corps sur le bois, et il est devenu malédiction pour vous ; et en même temps il est devenu votre justice, de sorte que vous êtes justifié en lui. Vous êtes à Christ, et Christ est à vous. Comme Adam représentait ses descendants, ainsi Jésus représente tous ceux qui sont en lui. Comme le mari et la femme sont un, ainsi Jésus est un avec tous ceux qui lui sont unis par la foi ; un par une union conjugale qui ne peut jamais être rompue. Plus encore : les croyants sont membres du corps de Christ, et ils sont ainsi un avec lui par une union d'amour, vivante et durable. Dieu nous a appelés à cette union, à cette communion, à cette association, et par ce fait même il nous a donné le signe et le gage que nous serons affermis jusqu'à la fin. Si l'on nous considérait à part de Christ, nous ne serions que de pauvres unités périssables, bientôt dissoutes et emportées vers la destruction ; mais, unis à Jésus, nous sommes rendus participants de sa nature et revêtus de sa vie immortelle. Notre destinée est liée à celle de notre Seigneur, et tant qu'il ne peut pas être détruit, il n'est pas possible que nous périssions.

Méditez beaucoup cette association avec le Fils de Dieu, à laquelle vous avez été appelé : car toute votre espérance est là. Vous ne pourrez jamais être pauvre tant que Jésus est riche, puisque vous êtes son associé dans une même maison de commerce. Le besoin ne pourra jamais vous atteindre, puisque vous êtes copropriétaire avec celui qui possède le ciel et la terre. Vous ne pourrez jamais faire faillite ; car, si l'un des associés

de la maison est pauvre comme un rat d'église et, en lui-même, complètement ruiné, incapable de payer un demi-sou par franc de ses lourdes dettes, l'autre associé est riche au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, d'une richesse inépuisable. Dans une telle association, vous êtes élevé au-dessus de la crise des temps, des changements de l'avenir et du choc de la fin de toutes choses. Le Seigneur vous a appelé à la communion de son Fils, Jésus-Christ, et par cet acte, par ce fait accompli, il vous a placé à l'abri d'une protection qui ne peut faillir.

Si vous êtes vraiment croyant, vous êtes un avec Jésus, et par conséquent vous êtes en sûreté. Ne voyez-vous pas qu'il doit en être ainsi ? Vous serez forcément affermi jusqu'à la fin, jusqu'au jour de son apparition, si vous avez vraiment été fait un avec Jésus par l'acte irrévocable de Dieu. Christ et le pécheur qui croit sont dans la même barque : à moins que Jésus ne coule, le croyant ne se noiera jamais. Jésus a pris ses rachetés dans une union si étroite avec lui-même qu'il faudrait d'abord qu'il soit lui-même frappé, vaincu et déshonoré avant que le plus petit de ceux qu'il a acquis puisse subir le moindre tort. Son nom est inscrit en tête de la maison, et tant que ce nom ne peut pas être déshonoré, nous sommes à l'abri de toute crainte de faillite.

Ainsi donc, avec la plus entière confiance, avançons vers l'avenir inconnu, liés pour l'éternité à Jésus. Si les gens du monde s'écrient : « Qui est celle qui monte du désert, appuyée sur son bien-aimé ? » (Cantique des Cantiques 8,5), nous confesserons avec joie que nous nous appuyons bien sur Jésus, et que nous comptons nous appuyer sur lui de plus en plus. Notre Dieu fidèle est une source de délices qui ne tarit jamais, et notre communion avec le Fils de Dieu est un fleuve de joie qui coule à pleins bords. Connaissant ces choses glorieuses, nous ne pouvons pas nous décourager ; bien plutôt, nous nous écrions avec l'apôtre : « Qui nous séparera de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur ? » (Romains 8,35-39).

Chapitre 20

Pour finir

Si mon lecteur ne m'a pas suivi pas à pas en lisant mes pages, j'en suis sincèrement désolé. Lire un livre n'a guère de valeur si les vérités qui passent devant l'esprit ne sont pas saisies, faites siennes et menées jusqu'à leurs conséquences pratiques. C'est comme si quelqu'un voyait dans une boutique de la nourriture en abondance et restait pourtant affamé, faute d'en manger lui-même. C'est en vain, cher lecteur, que nous nous sommes rencontrés, vous et moi, si vous n'avez pas réellement saisi Jésus-Christ, mon Seigneur. Pour ma part, j'avais le désir bien net de vous faire du bien, et j'ai fait de mon mieux pour y parvenir. Cela me fait de la peine de n'avoir pas pu vous faire de bien, car j'ai ardemment désiré obtenir ce privilège. Je pensais à vous quand j'ai écrit cette page, et j'ai posé ma plume et me suis mis solennellement à genoux pour prier pour chacun de ceux qui la liraient. J'ai la ferme conviction qu'un grand nombre de lecteurs recevront une bénédiction, même si vous refusez d'être de ce nombre. Mais pourquoi refuseriez-vous ? Si vous ne désirez pas la précieuse bénédiction que j'aurais voulu vous apporter, rendez-moi au moins cette justice de reconnaître que la faute de votre perte finale ne retombera pas sur moi. Quand nous nous rencontrerons tous les deux devant le grand trône blanc, vous ne pourrez pas m'accuser d'avoir fait un usage frivole de l'attention que vous avez bien voulu m'accorder pendant que vous lisiez mon petit livre. Dieu sait que j'ai écrit chaque ligne pour votre bien éternel. Maintenant, en esprit, je vous prends la main. Je la serre fermement. Sentez-vous ma poignée de main fraternelle ? J'ai les larmes aux yeux en vous regardant et en vous disant : Pourquoi voulez-vous mourir ? Ne voulez-vous pas accorder une pensée à votre âme ? Allez-vous périr par pure insouciance ? Oh ! ne faites pas cela ; mais

pesez ces choses solennelles, et faites ce qu'il faut pour être sûr de votre éternité. Ne refusez pas Jésus, son amour, son sang, son salut.

Pourquoi le feriez-vous ? Pouvez-vous le faire ?

Je vous en supplie,

ne vous détournez pas de votre Rédempteur !

Si, au contraire, mes prières sont exaucées, et si vous, mon lecteur, avez été amené à vous confier dans le Seigneur Jésus et à recevoir de lui le salut par grâce, alors tenez-vous toujours à cette doctrine et à cette manière de vivre. Que Jésus soit pour vous tout en tous, et que la grâce gratuite soit le seul élément dans lequel vous viviez et vous vous mouviez. Il n'y a pas de vie comparable à celle de quelqu'un qui vit dans la faveur de Dieu. Tout recevoir comme un don gratuit préserve l'esprit de l'orgueil de celui qui se croit juste par lui-même, et du désespoir de celui qui s'accuse lui-même. Cela réchauffe le cœur d'un amour reconnaissant, et fait ainsi naître dans l'âme un sentiment infiniment plus agréable à Dieu que tout ce qui pourrait jamais venir d'une crainte d'esclave. Ceux qui espèrent être sauvés en essayant de faire de leur mieux ne connaissent rien de cette ardeur brûlante, de cette sainte chaleur, de cette joie pieuse en Dieu, qui accompagnent le salut donné gratuitement selon la grâce de Dieu. L'esprit d'esclave de celui qui veut se sauver lui-même ne peut rivaliser avec l'esprit joyeux d'adoption. Il y a plus de vraie vertu dans le moindre mouvement de foi que dans tous les efforts acharnés des esclaves de la loi, ou dans toute la machinerie épuisante des dévots qui voudraient grimper au ciel par les échelons des cérémonies. La foi est spirituelle, et Dieu, qui est Esprit, y prend plaisir pour cette raison. Des années de prières récitées, de fréquentation de l'église ou de la chapelle, de cérémonies et de pratiques, peuvent n'être qu'une abomination aux yeux de l'Éternel, qui est Esprit ; mais un regard de l'œil de la vraie foi est spirituel, et c'est pourquoi il lui est cher. « Ce sont là les adorateurs que le Père demande » (Jean 4,23). Veillez d'abord à l'homme intérieur et à la part spirituelle de la religion, et le reste suivra en temps voulu.

Si vous êtes sauvé vous-même, veillez sur les âmes des autres. Votre propre cœur ne prospérera pas s'il n'est rempli d'un profond souci de faire du bien à vos semblables. La vie de votre âme est dans la foi ; sa santé est dans l'amour. Celui qui ne languit pas du désir de conduire les autres à Jésus n'a jamais été lui-même sous le charme de l'amour. Mettez-vous à l'œuvre du Seigneur, l'œuvre de l'amour. Commencez chez vous. Visitez ensuite vos voisins. Éclairez le village, ou la rue où vous habitez. Répandez la parole du Seigneur partout où votre main peut atteindre.

Si ceux qui sont convertis gagnent à leur tour d'autres âmes, qui sait ce qui pourra sortir de mon petit livre ? Déjà je commence à louer Dieu pour les conversions qu'il opérera par lui, et par ceux qu'il conduira à Jésus. Il est probable que la plus grande partie des fruits viendra quand ma main droite, qui laisse maintenant son empreinte sur ces pages, sera paralysée par la mort.

Lecteur, retrouvez-moi au ciel ! Ne descendez pas en enfer. De ce séjour de misère, on ne revient jamais. Pourquoi voulez-vous vous engager dans le chemin de la mort, quand la porte du ciel est ouverte devant vous ? Ne refusez pas le pardon gratuit, le salut complet que Jésus accorde à tous ceux qui se confient en lui. N'hésitez pas, ne tardez pas. Vous avez assez pris de résolutions : passez aux actes. Croyez en Jésus maintenant, d'une décision entière et immédiate. « Apportez avec vous des paroles » (Osée 14,2), et revenez à votre Seigneur aujourd'hui, aujourd'hui même. Souvenez-vous, ô âme, que pour vous ce sera peut-être *maintenant ou jamais*. Que ce soit maintenant ; il serait horrible que ce soit jamais. Adieu. Encore une fois, je vous en conjure :

retrouvez-moi au ciel.